
U d'/of OTTAWA
39003003906624



LE
JARDIN DES RONCES

Poèmes et Chansons du Pays Latin

illustrés

par Mr F. A. Cazals

*Précédés d'un Poème d'*ALBERT MÉRAT *et d'une Préface de* RACHILDE

1889  1899

A PARIS

31, rue Bonaparte, à la Plume

Près l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés

AVEC PRIVILÈGE D'VBV ROY

LE JARDIN DES RONCES

— Cela est bien dit, répondit Candide; mais il faut cultiver notre jardin.

VOLTAIRE.

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-&-M.)

F.-A. CAZALS

LE
Jardin des Ronces

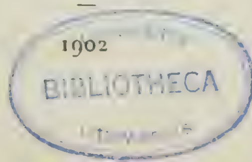
1889-1899

PARIS

ÉDITIONS DE LA PLUME

31, RUE BONAPARTE, 31

1902



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART :

Cinq *exemplaires sur Japon Impérial, numérotés de 1 à 5.*
Ces **cinq** *exemplaires portent la mention :*

Exemplaire imprimé spécialement pour M.
et contiennent un dessin original de l'auteur.

Dix *exemplaires sur Hollande, numérotés de 6 à 15.*

Ces **quinze** *exemplaires sous couverture spéciale de Prouté.*

Trente *exemplaires sur Vélin, numérotés de 16 à 45.*

Ces **quarante-cinq** *exemplaires sont numérotés et signés par l'auteur et contiennent un portrait hors-texte par H.-G. Ibels.*

Les souscripteurs des exemplaires de luxe recevront ultérieurement, en tirage spécial, la musique de quelques-uns des Poëmes et Chansons, composée par MM. Claude Terrasse, Th. Maurer, Marcel Legay, etc.

PRÉFACE

PRÉFACE



OMME je ne peux pas souffrir les chansonniers et que je n'aime guère les dessinateurs, ce « bon enfant » de Cazals, l'auteur du *Jardin des Ronces*, est venu me trouver, gants paille aux doigts, monocle à l'œil, pour une petite préface.

Je répéterais volontiers, après Verlaine (1) :

> Ce roi des bons enfants est la pire des gales !

Mais, impossible de rien lui refuser, puisque je l'ai vu naître.

N'y mettons point de coquetterie. Oui, avec Verlaine, je l'ai tenu sur les fonts baptismaux de Notre-Dame-de-la-Bohème, vieille et unique église du Pays Latin.

Il est né au jardin même des ronces littéraires, dont il parle en connaisseur subtil de leurs griffes de chat et de leurs dents de scie.

---

(1) *Dédicaces*, Bibliothèque artistique et littéraire, 1889.

Il est né un certain soir d'avril 1885, peut-être 1883, dans une réunion politique.

... Car l'existence de F.-A. Cazals fut toujours extraordinaire! Je ne me rappelle plus pourquoi cette réunion politique, au fond d'une salle fumeuse de la rue de Jussieu, et les orateurs, chargés de nous révéler son but, demeurent, dans mon souvenir, à l'état de silhouettes extrêmement vagues.

Des silhouettes de pochards, très ivres d'éloquence.

Les poètes étaient là pour parler de la chose publique, et les gens préposés à la garde de la chose publique arrivaient pour placer, du haut de la tribune, leurs quelques vers inédits, poncifs, préliminaires de leur future députation... ou notariat.

Beaucoup devaient sortir de là plus *notaires* que jamais.

Donc, chacun, honnêtement, s'occupait de ce qui ne le concernait pas, ainsi qu'il est d'usage au Quartier Latin.

Il y avait Moréas et son monocle, le père de tous les monocles esthétiques (en ce temps-là, on disait : *décadents*). Il y avait Laurent Tailhade, cherchant déjà la beauté du geste. Il y avait Louise Michel, qui nous appelait : « Citoyens des classes dirigeantes », parce que plusieurs d'entre nous s'étaient offerts des premiers rangs à six sous la chaise !

Il y avait aussi des femmes en cheveux et des garçons en blouse blanche, petites servantes des maisons voisines et commis d'épicier, qui espéraient, selon la promesse d'une affiche, que cela finirait par un bal :

... « Danser sur un volcan. »

... « Les destinées de la France. »

Sur les chaises à six sous se pavanait le *gratin* : Le chevalier Maurice du Plessis de Lynan, alors un charmant jeune homme au teint pâle, sanglé dans un irréprochable costume gris-fer, qui lui donnait l'air d'être vêtu d'une peau de serpent ; Maurice du Plessis, dont l'éducation vraiment chevaleresque, les sonnets exquis, ravissaient tout un jeune monde de lettres et que l'École Romane n'avait point encore envoûté. Puis l'hiératique, le solennel bonhomme Poussin, dont le cerveau, à la fois naïf et grand, reste

Couché sur des sommets comme un Dieu qui s'ennuie.

Je ne suis pas sûr de la présence de Barrès, bien que, déjà, les « Taches d'encre » eussent noirci la naïveté de l'époque, mais je me remémore la face ahurie et glorieuse de Baju...

« ... *ja, je, ji, jo, ju.* »

Enfin, moi-même, m'endormant doucement aux coups d'aile vampiriens de la phraséologie politique.

Je m'éveille... une main hardie vient de me fourrer sous le nez un petit papier... j'éclate, je me tords... (J'ai commencé de bonne heure à perdre le respect des choses sérieuses.) Le petit papier, une feuille de calepin, représentait l'orateur, poète ou notaire, pincé à la minute psychologique du mouvement oratoire, la bouche ouverte en O, le bras arrondi en queue de cruche, et les basques de l'habit fébriles. J'ignore si cela était de

l'art, mais c'était irrésistible et, surtout, lancé à point.

Je me retourne pour voir l'impertinent et je découvre un gamin de quinze ou seize ans, assis *en quatre*, ce chiffre 4 si cher aux attitudes de *Méphisto* : Cazals, griffonnant sur son genou.

Je passe le papier à mon voisin, qui le repasse à sa voisine, et le fou rire se communique en traînée de poudre...

... « Les destinées de la France ».

... « Danser sur un volcan ! »

Nous avions très envie de danser, oui !

Pas content, l'orateur.

Cazals lançait toujours des petits papiers. Il a, je crois, sacrifié, ce soir-là, tout son calepin aux appétits de la foule. Les petits papiers volaient, d'un bout de la salle à l'autre, telles des ailes de mouettes rasant la mer pour annoncer la tempête.

La phraséologie politique plia les siennes !

A cette époque, F.-A. Cazals ne portait ni monocle avertisseur d'incendie, ni jabot de dentelles, ni pantalon à la houzarde. Il riait, simplement, des farces qu'il faisait. Cela le vêtait d'une belle lumière de jeunesse :

... Et ça n'a rien qui nous épate,
Attendu que le rire en ses yeux bruns a lui.

Il avait l'aspect d'un gentil *Arlequin*, narines retroussées, lèvres goulues et rouges, cheveux furieux, pas de moustaches, toute sa finesse dans sa main, une main longue et fluette, une petite *batte*.

Plus tard, hélas! il a tenté la pose 1830,

> ... un peu Lauzun, presque Brummel,

comme a dit, sans doute pour l'embêter, un autre de ses amis, Gustave Lerouge (1); puis *fatal*, très *Delacroix*.

D'ailleurs, ces habits-là ne durent pas. Ce sont les poètes, ces tailleurs pour dames, qui les fabriquent et... autant en emporte le vent !

Tout petit garçon, Cazals, par ses caricatures hurleuses, était un étourdissant chansonnier. En peinture, il fredonnait, puisque le rapide fusain est un air sans parole à côté du grand opéra de la couleur ! Il n'avait ni prétention, ni fausse modestie... Aujourd'hui... c'est un artiste. Il sait trop ce qu'il fait. Sur la lueur féroce de son rire d'enfant, le joli sabre au clair de ses charges, est tombée la vie ; la vie, ce manteau vulgaire qui s'épaissit au fur et à mesure qu'on le porte et se fait si lourd qu'un beau matin il nous étouffe.

Cazals, « le pauvre *F.-A. C.* », est devenu sérieux. Il a appris ce que coûtent les amitiés dont on a le droit, pourtant, d'être fier ; il a compris que nous devons tous endosser le froc du bourgeois, histoire de ne pas être dévorés par *le Bourgeois* (les loups, et les moines, ne se mangent pas entre eux !) Il a arboré les moustaches en crocs, une voix presque fausse. Il est chansonnier, littérateur et dessinateur pour de bon,

> Car, que de vices, las ! aux noirceurs sans égales,

que

> Jeunesse, esprit, gaîté, bonté, simplicité !

---

(1) Voir *in fine*. (APPENDICE, page 174)

Il fallait bien cesser d'être un monstre!

Et je sais de récentes œuvres de lui, le portrait de l'auteur *d'Ubu roi*, par exemple, qui portent assez haut sa compréhension, naïve et forte, de l'effroyable mélancolie des monstres obligés au déguisement.

Ce fut Cazals qui me présenta Paul Verlaine pour la première fois. Un Verlaine douloureux, boitant en archange foudroyé, et fait comme un voleur.

Lui et moi nous gardons, dans l'ombre de nos âmes, la vision de ce Verlaine. Ni lui, ni moi, nous ne pouvons l'oublier.

Nous le préférons au Verlaine officiel, créé, depuis, par les braves gens scrupuleux.

Nous le préférons, avec sérénité, sans nous occuper des médisances.

Et c'est à la tombe de celui-ci que nous portons des fleurs...

Je vois encore le jeune Cazals de jadis arrivant chez moi, rue des Écoles : « M. Verlaine est en bas, dans un fiacre, son propriétaire l'a mis à la porte et il a mal à une jambe. »

Qu'on s'imagine un lecteur des *Fêtes galantes* et de *Sagesse* glissant, de l'apothéose des rimes, à un fait divers du *Petit Journal !*

On a rêvé, en le silence vertigineux de la lecture, de quelque roi d'Orient... et l'on voit s'avancer un homme ayant la tournure d'un ouvrier triste !

... Et, cependant, de tout bousculer pour le mieux recevoir, de ranger les meubles, de tirer les tapis, de sortir de l'armoire les draps brodés, de répandre des

parfums, d'enfermer vivement l'effronterie du chien et du chat qui veulent sauter autour de l'illustre visiteur, enfin, tout l'émoi, tout l'effroi... et toute la piété.

Verlaine lève les yeux :

« Vous permettez ma pipe, Rachilde ? »

Mais ce regard aigu, terrible, noir, est bien celui d'un roi.

Celui-là est chez lui partout.

« Foin des convenances ! On est les Décadents ! »

Cazals rigole, bon gamin, serviable, étourdi, moqueur, un peu fou, ne voyant pas plus loin que le bout de son nez en l'air !

Comme il eut raison de me choisir, moi, inconnue femme de lettres, parmi tant d'autres vrais artistes qui se fussent, je pense, disputé l'honneur de recevoir le grand homme !

Seigneur, je ne suis pas digne de vous voir entrer dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie.

La noble étourderie de Cazals, courant au plus proche de ses camarades (lequel se trouvait, par hasard, être une demoiselle), pour lui confier Verlaine, a déterminé un peu de lumière en moi.

Verlaine m'a raconté son histoire, durant ces journées de repos, et ce n'est pas tout à fait *celle* que l'on raconte.

Il m'a enlevé de ridicules préjugés bourgeois.

Mon âme fut guérie de désirer de vaines gloires terrestres, toute vraie gloire ne pouvant se signifier qu'à être soi-même, sans hypocrisie.

Voilà pourquoi, petit *F.-A. C.* de jadis, aux yeux malicieux, au nez en l'air, grave Cazals d'aujourd'hui, au crayon soucieux et au monocle important, j'ai consenti, moi qui n'aime guère les dessinateurs et qui déteste les chansonniers, à... bêcher un peu d'avance votre *Jardin des Ronces*...

Il est planté sur une tombe, votre jardin, mais les herbes folles et la mauvaise mine des timides roses pâles de sa mélancolie n'empêchent pas son rameau de laurier.

Conserver pieusement, courageusement, le souvenir des grands poètes, savoir qui sont les justes, malgré les injustices de leur sort, qui sont les bons, malgré les apparentes méchancetés de leurs gestes, vaut mieux que beaucoup de gloire personnelle.

Et je nous souhaite, à vous et à moi, de ne passer à la postérité que pour avoir fidèlement gravé le portrait d'un homme de génie, vous sur le papier, moi dans mon cœur.

RACHILDE.





LA CHANSON

A F.-A. CAZALS

Moqueuse, drôle, un peu gamine,
Parigote du bataillon,
Ta chanson est aiguë et fine :
La pointe est parfois l'aiguillon.

Sous un chapeau de fantaisie,
Elle a les traits malicieux,
Et ce qu'il faut de poésie
Pour chanter bien et dire mieux.

**

I

La chanson, c'est l'âme charmante
Des grands poètes inconnus
Qui s'ignorent, et que tourmente
L'essaim des rêves ingénus.

C'est aussi la Mazarinade,
La flèche prompte de l'esprit ;
C'est l'à-propos en embuscade
Qui frappe à coup sûr, et qui rit.

La niaiserie incolore
De la romance troubadour
A fait place au vers tricolore
Qui chante en battant du tambour.

Désaugiers dessine à la plume
Paris qui passe, s'égayant
Aux reverbères qu'on allume,
Ou qui s'éveille en souriant.

Nadaud, sans faire de folies,
Dit, sur un coteau modéré,
De petites choses jolies
Que l'Empire trouve à son gré.

Mais avant lui, d'un grand coup d'aile,
Dupont nous donne la leçon
D'élever à l'ode éternelle,
Ode elle-même, la chanson!

II

Que dire de la chanson rosse,
Puisque vous l'appelez ainsi ?
Gens de la Butte et de la noce,
Qu'on ne comprend guère qu'ici !

Hugo fit la chanson des rues
Et des bois — Moins proche des dieux,
Bruant fit la chanson des grues,
De Paris louche et vicieux.

Parmi la Lice chansonnière,
Il est des amuseurs gentils ;
Ils ont un goût, une manière...
J'en connais un. Combien sont-ils ?

Couplet ou stance bleue ou rose,
Selon les mots aux tons divers,
La musique vient et se pose,
Appelée au rythme des vers.

Poème épars, lyre infinie,
Esprit, pensée aux mille voix.
Vous êtes la pure harmonie
Et l'éclat de rire à la fois.

O chansons, berceuses sacrées,
Faut-il que le peuple, aujourd'hui,
Applaudisse, déshonorées,
Ces formes qui viennent de lui !

15 septembre 1900.

ALBERT MÉRAT.



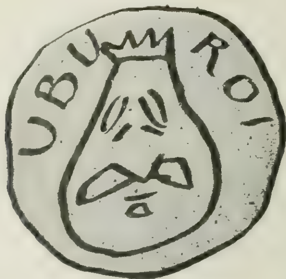
PRIVILEGE D'VBV ROY

VBV par la grâce de Dieu Roy de Pologne, docteur en pataphysique, celui qui connaît ainsi, grand-maître de la Gidouille et ancien Roy d'Aragon ; à Notre Président de Notre République Française, à Notre Préfet de police et à tous Nos autres justiciers et officiers, ou à leurs lieutenants, et à chacun d'eux, si comme à lui appartiendra, Salut et dilection.

De la partie de M. F.-A. CAZALS, peintre de chansons et abstracteur de ressemblances, lequel désire sous Notre bon plaisir mettre en lumière et vente un grand livre LE JARDIN DES RONCES, POÈMES ET CHANSONS DU PAYS LATIN, par lui enluminé de vignettes et embelli d'une préface par MADAME RACHILDE, le tout préface, enluminures, poèmes et chansons, non moins utile que délectable : humblement requis sur ce, lui octroyer Nos lettres à ce nécessaires et convenables ; enclinant libéralement à la supplication et requête du d. M. F.-A. CAZALS, exposant, et désirant le bien et favorablement traiter en cet endroit, à icelui pour ces causes et autres bonnes considérations à ce nous mouvant, avons permis, accordé et octroyé, et de Notre certaine science, pleine puissance et autorité royale, permettons accordons et octroyons par ces présentes qu'il puisse et lui soit loisible par tels imprimeurs qu'il avisera faire imprimer, et singulièrement par les soins de M. KARL BOÈS exposer en vente le dit livre par lui composé et entrepris. Et afin que le dit M. KARL BOÈS ait moyen de supporter les frais nécessaires à l'ouverture de la dite impression et à la glorification par sommes d'or du d. M F.-A. CAZALS, exposant, avons par ces présentes très expressément inhibé et défendu, inhibons et défendons à tous autres libraires et imprimeurs de cestui Notre Royaume et autres Nos terres et seigneuries, y compris la Suède et la Norvège, qu'ils n'aient à imprimer ni faire imprimer,

mettre et exposer en vente ni reproduire, citer, chanter ou faire chanter les dits poèmes, enluminures et chansons sans le vouloir et consentement dudit exposant, et ce, sous peine de confiscation des livres qui se trouveront avoir été imprimés au préjudice de cette Notre présente permission, et d'amende arbitraire. SI VOULONS ET VOUS MANDONS et à chacun de vous endroit soi et si comme à lui appartiendra, que Nos présents congé, licence et permission, inhibitions et défenses, vous entreteniez, gardiez et observiez. Et si aucuns étaient trouvés y avoir contrevenus, procédez et faites procéder à l'encontre d'eux par les peines susdites et autrement. Et du contenu ci-dessus, faites le dit suppliant jouir et user pleinement et paisiblement, durant le dit temps à commencer et tout ainsi que dessus est dit, cessant et faisant cesser tous troubles et empêchements au contraire. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR, nonobstant quelconques ordonnances, restrictions, mandements ou défenses à ce contraires. Et pource que de ces présentes l'on pourra avoir à faire en plusieurs et divers lieux, nous voulons que au vidimus d'icelles fait sous scel royal, foi soit ajoutée comme à ce présent original.

Donné en notre château de Mondragon, ce premier jour de mars de l'an de grâce mil neuf cent un, le cinquante-deuxième de notre règne. PAR LE ROY. *Le pataphysicien* JARRY *présent*. Signé : MERDREV.



Poèmes et Chansons du Pays Latin

VIGNETTES ET CULS-DE-LAMPE DE L'AUTEUR



ÉPISTRE EN FORME DE BALLADE

DE L'AUTHEUR A SES AMYS

pour les inviter à le venir veoir en l'hospital
où il s'est exilé.

Le lesserez là le pauvre Villon?
F. V.



Qui vous a dict: Cazals n'est poinct malade?
M'en cuydez ci de grand douleur blessé:
Si ie me suis payé ceste balade,
Bien allégié d'ung or mal despensé,
Palle, sy non esloché, com ballade,
Voyre rondel, de Francisque Sarcey,
Il le fallut : bran pour la rigolade!
Amys, venez veoir le pauvre F.-A. C...

Or le voycy maschant de la salade,
Des yeulx beulvant le nez bien retroussé
D'une servante de nuyct dont l'œillade
Eust faict bender l'arc d'Amour trespassé.

Las ! tost luy fault rentrer sa roucoulade,
Pour sommeiller F.-A. s'est effacé
Dans ses drappeaulx, resvant quelle accolade !
Amys, venez veoir le pauvre F.-A. C...

Là hault le ciel qui fort me feut maulsade
Picque ung soleil dont ie suis traversé.
De chaulds rayons caressent l'enfilade
Des licts tout blancs, ce pendant que bercé,
Ie lis VERLAINE et la neufve Pleïade ;
Passe ung docteur, il me treuve affaissé,
M'ausculte et dict : « Le bon iour à TAILHADE ! »
Amys, venez veoir le pauvre F.-A. C...

Envoy :

Princes viendrez, en habitz de parade,
Incontinent à Plaizance Broussais,
Panser le cueur de vostre camarade :
Amys, venez veoir le pauvre A.

MDCCC89.



LE RHUM ET EAU DU TROUBADOUR

(Air : *Ah ! mon aïeul, comme il buvait !* — Offenbach.

Ie boy pour la soif advenir.

Rabelais.

A Raoul Ponchon.

I

C'est à Gérolstein que jadis
Vivait un grand poète ;
N'ayant pas un maravédis, } *bis*
Il en était toujours en quête. }
Mais qu'un libraire intelligent
Le tirât de sa dèche noire,
Pour ne pas manger son argent } *bis*
Il s'empressait de l'aller boire. }

Ah !
Il s'enivrait avec amour,
Il buvait comme un troubadour,
Disant, pour embêter Gounod :
« Donnez-moi donc un Rhum et eau ! » } (*bis*)

II

D'une muse il tombe amoureux,
Alors il est ingambe ;
Il tombe sur un vers boiteux,
Depuis, las ! il traîne la jambe ! } (*bis*)
Entraîné par ses goûts pervers,
Un soir il dit la messe noire,
Et jamais plus ne fit un vers
Qu'il ne fût bien sûr de le boire. } (*bis*)
Ah !
Il s'enivrait avec amour,
Il buvait comme un troubadour,
Disant : « Pour honorer Boileau,
Donnez-moi donc un Rhum à l'eau ! » } (*bis*)

III

Il buvait son vin pur : cela
N'est pas très catholique ;
Mais il se fût damné pour la
Liqueur de l'île Jamaïque ! } (*bis*)
Il avait un geste ingénu
Pour expliquer ce fait notoire :
Qu'il s'était toujours abstenu
D'aller à Rome pour en boire. } (*bis*)

Ah !
Il s'enivrait avec amour,
Il buvait comme un troubadour,
Disant, à l'instar d'Egdar Poë :
« Donnez-moi donc un Rhum et eau ! » } (*bis*)

IV

L'Histoire ajoute qu'il se fit
Ermite comme un diable,
Et qu'il mourut sage et confit
Bien qu'ayant glissé sous la table. } (*bis*)
Au Père qui vint l'assister
Il dit : « Passez-moi le Ciboire...
Je ne voudrais pas vous quitter
Sans trinquer et sans ici boire... » } (*bis*)
Ah !
Quand il fut mort, sur son tombeau,
L'on fit inscrire par Baju,
En caractères d'or : SA JU-
LIETTE était UN RHUM ET EAU ! } (*bis*)



SONNET A UNE BLONDE

A Séverine.

Ses cheveux, qu'on dirait une moisson coupée
En Messidor,
Font à ce front, où dort l'Espoir, le nimbe d'or
D'une perruque de poupée.

L'absinthe de ses yeux qu'on croirait d'une sainte,
Brûle mon cœur ;
Et ce cœur amoureux de la pure fraîcheur
S'exalte à boire cette absinthe.

Ses lèvres pâles ont, ainsi que des aveux,
Toute candeur :
Elles diront l'aveu candide au coin de l'âtre.

— O la fraicheur de tes couleurs et leur langueur,
Ton air de blonde Cléopâtre,
Et dans tes yeux les pailles d'or de tes cheveux !

1889.



BALADE

DU CHEVALIER MAURICE DU PLESSYS

(Air : *J' suis d' Châlons.* — L.-A. Dubost.)

I

Du Boul'Mich' à la Villette,
D' la Bastille au Parc Monceau,
Sur les pas d'une fillette,
Du Plessys fait son Marceau.
Son allure conquérante
Gagne le cœur du tendron ;
Ell' s'ra bientôt son amante,
Il lui prend déjà l' menton...

Ah ! Ah ! M'sieur Du Plessys,
Il est plus minc' que nature ;
Si j'en fais un croquis,
Les femm's dis'nt : « Oh ! quell' tournure ! »
Rien qu'à la coup' de son falzar } (*bis*)
On voit bien que c'est un houzard ! }

II

L'on dit qu' ses mœurs sont légères,
A ça n'y a pas d' mal du tout :
Il fait des langu's étrangères,
Pour pouvoir passer partout.
L'autre jour, un' femme honnête
Lui dit, d'un œil langoureux :
« Comm' t'as l'air efféminé... tte !
Viens, tu s'ras mon amoureux... »

Ah ! Ah ! M'sieur Du Plessys,
Encore un' nouvell' capture !
Ira-t-il jusqu'à six ?
Ça dépend de sa monture...
Rien qu'à regarder son grimpant, } (*bis*)
On voit bien qu'il est content. }

III

Quand le soir, ce noctambule,
Au pourchas des lapereaux,
Cigare au bec, déambule,
Il a des airs sculpturaux.
En l'honneur de telle Elvire,
Il chatouille, en quel sonnet !
Les cordes d'or de sa lyre...
Mais un' fill' lui chant' sous l' nez :

« Ah ! Ah ! M'sieur Du Plessys,
On dirait une esculpture !
A nous r'luquer ainsi,
Crois-tu qu'on march' pour ta hure ?
Rien qu'à la coup' de ton falzar, } (*bis*)
On voit qu' tu fais dans les arts ! » }

IV

Connaissez-vous l'esthétique
De ce moderne Lauzun ?
L' princip' de sa poétique
Et d' son costum', ça n' fait qu'un.
Il porte, avec l'art suprême
Des danseuses de ballet,
Le collant lilas ou crème
Qui moul' ses manche-à-balai...

Ah ! Ah ! M'sieur Du Plessys,
Il a vraiment belle allure ;
Léonard de Vinci
En eût fait un' chouett' peinture ;
A la coup' de son pantalon, } (*bis*)
On voit bien qu' c'est Apollon ! }

V

Sous un' feuill' déliquescente,
Il découvrit, dans son jus,
La plasmature puissante
Du chrysographe Baju.

Il fut la colonne et l'arche
Du journal décadental :
Il fut « monument qui marche »
Et son propre piédestal !

Ah ! Ah ! M'sieur Du Plessys,
Voyez quelle architecture :
En pied, ou bien assis,
Sa ligne est toujours très pure ;
Comme le Rubicon, César,
Pass'ra-t-il le pont des Arts ? } (bis)



MORÉAS CHANTE

(Air : *Si j'étais roi de Béotie...* — Offenbach.)

> Il faut toujours dire des vérités de M. de la Palisse. Ce sont à peu près les seules dont on soit à peu près certain, et encore !
>
> Catulle Mendès.

A Félix Fénéon.

I

Si j'avais une calvitie,
Je serais chauve, c'est certain ;
Or, tenez que je me soucie
De ma jeunesse et de mon teint.
Je sais bien que la chevelure
Est une erreur de ces temps-ci ;
Mais elle sied à ma figure
Et je plais aux femmes ainsi :

Refrain :

Tous les goûts sont dans la nature, (*bis*)
Dans la Nature !

II

Si je n'avais point de monocle,
J'y verrais clair tout aussi bien.
Aux temps d'Homère et de Sophocle
En portait-on ? Je n'en sais rien.
Je sais qu'une bizarre allure
Est fort goûtée en ces temps-ci ;
Ça vous rehausse une figure,
Et l'on plaît aux femmes ainsi.

Refrain :

Tous les goûts sont dans la nature, (*bis*)
Dans la Nature !

III

Si je n'avais point la moustache
Noire comme aile de corbeau ;
La pointe, en mèche de cravache,
En serais-je pour ça moins beau ?
Je sais bien que la beauté pure
Est chose rare en ces temps-ci,
Mais on la voit sur ma figure
Et je plais aux femmes ainsi :

Refrain :

Tous les goûts sont dans la nature, (*bis*)
Dans la Nature !

IV

J'ai fait plus d'une Cantilène,
Fouquier m'appelle Décadent !
Je suis le seul — avec Verlaine,

— A qui l'on donne du talent.
Je sais que la Littérature
Est une horreur de ces temps-ci ;
Mais l'on peut voir sur ma figure
Que j'ai le don d'en faire aussi :

Refrain :

Tous les goûts sont dans la nature, (*bis*)
Dans la Nature !

V

Phœbus est Dieu, je suis Prophète :
Un grand Poète vous est né !
Tous mes amis ont fait grand' fête
Au *Pèlerin Passionné.*
Je sais fort bien que la roture
Ne lira point ce livre-ci,
Mais que m'importe la censure
Si je suis lu par Duplessy !

Refrain :

Tous les goûts sont dans la nature, (*bis*)
Dans la Nature !

VI

J'ignore la langue espagnole,
Mais je traduirai Calderon,
Je vous le dis sans gloriole,
D'après une traduction.
Le jour où j'en ferai lecture

N'est point très loin de ce temps-ci.
Mais voyez d'ici ma figure
Si je suis lu par... Claretie !

Refrain :

Tous les goûts sont dans la nature, (*bis*
Dans la Nature !

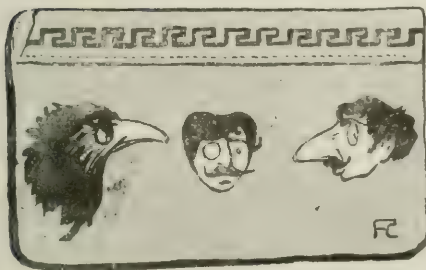
VII

Et je chante au bord de la Route :
Je suis le pâle voyageur
Qui n'a qu'un seul cigare — en outre !
(Mais Galatée a tout mon cœur !)
Élu des Nymphes de la Seine,
Ces frêles sœurs des nymphéas,
Je suis toujours le bel Hellène,
Le bon Jean MataMoréas !

Refrain :

Tout le reste est littérature (*bis*)
Littérature !

1900.



LE GRAND POÈTE

(Air : *Chœur des Soldats du Petit Faust.* — Hervé.)

A Gaston Dubreuilh.

I

UN TROUBADOUR CHANTE

Quand un grand Poète
A rimer s'apprête,
Il allum' son génie,

LE CHŒUR

— S'il n'a pas de génie ?
Il allume Ugénie.
— S'il n'a pas d'Ugénie ?
S'il n'a pas d'Ugénie ? (*bis*)
Il se contente alors d'allumer... sa bougie !

LE CHŒUR

— Qu'il se content' d'allumer sa bougie... (*bis*)
En avant !
Nous avons du talent.

Refrain :

Beaux troubadours, suivons notre cher maître !
Chanter est un plaisir ;
Faisons des vers et faisons-les paraître...
Nous sommes l'avenir,
L'Avenir !

II

Quand un grand Poète
A rimer s'apprête,
Il cherche un' rim' nouvelle.

LE CHŒUR

— S'il n'a pas d' rim' nouvelle.
Il cherche un' phras' très belle,
— S'il n'a pas d' phras' très belle ?
S'il n'a pas d' phras' très belle ? (*bis*)
Il se contente alors de chercher un' querelle ?

LE CHŒUR

— Qu'il se content' de chercher un' querelle... (*bis*)
En avant !
Nous avons du talent.

Refrain :

Beaux troubadours, suivons notre cher maître !
Chanter est un plaisir ;
Faisons des vers et faisons-les paraître...
Nous sommes l'avenir,
L'Avenir !

III

Quand un grand Poète
A rimer s'apprête,
Il prend un secrétaire,

LE CHŒUR

— S'il n'a pas d' secrétaire ?
Il prend un dictionnaire ?
— S'il n'a pas d' dictionnaire ?
S'il n'a pas d' dictionnaire ? (*bis*)
Il se contente alors de prendre un petit verre !

LE CHŒUR

— Qu'il se content' de prendre un petit verre.... (*bis*)
En avant !
Nous avons du talent.

Refrain :

Beaux troubadours, suivons notre cher maître !
Chanter est un plaisir ;
Buvons des verr's et laissons-le paraître...
Nous sommes l'avenir,
L'Avenir !



LES BIGORNEAUX
DE L'ÉCOLE ROMANE

(Air : *La Visite présidentielle.* — Jacques Ferny.)

A Albert Mérat.

I



ÉLÉMAQU' c'est Jean Moréas,
L'espoir de la jeun' République ;
Il nous fut donné par Pallas
Pour vaincre l' parti symbolique.
Il aim' ses soldats comm' ses fils,
(Ah ! les Romans, quell' chouett' famille !)
S'il n'en a pas tout à fait six,
Qu'importe, puisque leur nom brille !
Mais, il mang' trop de bigorneaux,
Disant d'un' voix aromatique :
« Moi, j' suis l' champion d' la Réno-
vation de l'Art Poétique. »

II

Lors, il met son monocle et sort
Fumer un tout petit cigare ;
Puis il revient, criant si fort
Qu'il en va réveiller Pindare !
« Votre uniforme il est trop court,
Dit-il à Duplessys (Maurice) ;
Vous maigrissez de jour en jour
A fair' la guerre aux Symbolisses !

Vous êt's sourd comme un (Edgar) Poé,
Dit-il à Maurras, le critique,
Moi, j' suis l' champion d' la Réno-
vation de l'Art Poétique. »

III

Lors, il met son monocle et, fier
De sa moustach' très héraldique,
A tous il serre la cuiller,
Puis, prenant un ton didactique :
A de la Tailhède (Raymond)
Il dit : « Vous êtes un lyrique,
Nous somm's Français, les autr's ne sont
Qu'esthèt's de New-York d'Amérique... »

Puis il remang' des bigorneaux,
Disant, d'un' voix aromatique :
« Moi j' suis l' champion d' la Réno-
vation de l'Art Poétique. »

IV

Lors il met son lorgnon et tord,
Avec un geste hiératique
Qu'envierait le prince Victor,
Sa moustache bien romantique :
« L'on dit que j'imite Ronsard ?
Ronsard, il avait du génie !
Malherbe? Il est venu trop tard ;
Racine ? Il fit *Iphigénie*...

Lamartin' n'est pas un gréco-
latin, Baud'laire est germanique,
Moi, j' suis l' champion d' la Réno-
vation de l'Art Poétique. »

V

Lors, il met son monocle et Court
Rejoindre son lieut'nant de police
Qui vient de surprendre un Goncourt
Prenant des not's comm' La Palice :
« C'est pas lui qu'il faut arrêter,
Dit-il, c' n'est qu'un naturaliste,
Mais René Ghil et A. Retté,
Et tout' la bande symboliste ! »

A son lieut'nant d' polic' Raynaud
Il dit, de son œil magnétique :
« Moi, j' suis l' champion d' la Réno-
vation de l'Art Poétique. »

VI

Lors, il met son monocle et va
Porter à sa vaillante armée
L'ordre express de crier : Vive A.
France ! A bas Stéphan' Mallarmé...e !
Il dit : « Verlaine c'est incon-
testablement un grand Poète,
Mais nous, qui somm's sur l'Hélicon,
Nous n' voyons pas l' besoin d' l'Hymette... »

— Or il mangea tant d' bigorneaux
Qu'il en devint diabétique,
Et mourut sans voir la Réno-
vation de l'Art Poétique !

1891-92.



LES ÉPHÈBES

(Air connu.)

A Aimé Passereau

I

Ils sont plus pâl's, plus beaux
Que les fill's de Lesbos,
Ils sont jaloux des femmes.
Ils ont des airs mutins,
La démarch' des trottins,
L'âme et l'œil des catins,
Ces petit's femmes!

Refrain :

Trabadja la moukère,
Trabadja bono.
Trabadja sens devant derrière,
Trabadja sur l' dos.

II

Imberbes ou rasés,
Parfois même frisés,
Ils s'en vont dans la vie.
Mais comme il faut bouffer,
Sans plus philosopher,
Dam ! ils se font... aimer :
Lutt' pour la vie !

Refrain :

Trabadja la moukère,
Trabadja bono.
Trabadja sens devant derrière,
Trabadja sur l' dos.

III

Ils promènent leurs pas,
D'puis les Panoramas
Jusques à la Bastille.
Quelques-uns vont s'asseoir
Aux Champs-Élysé's, l'soir ;
D'autres font le trottoir
A la Bastille...

Refrain :

Trabadja la moukère,
Trabadja bono.
Trabadja sens devant derrière,
Trabadja sur l' dos.

IV

Les nuits de bals masqués (1),
Attifés et musqués,
S'amènent les éphèbes.
Ils soignent leurs dessous,
Ils offrent pour cent sous,
Leur pièce de dix sous :
V'là les Éphèbes !

Refrain :

Trabadja la moukère,
Trabadja bono.
Trabadja sens devant derrière
Trabadja sur l' dos.

V

Ils sont garçons de bains
D'hôtels ou d' marchands d' vins ;
Y en a qu'ont la peau noire !
En Afriqu' les Arbis

---

(1) ... Les étudiants, leur cavalcade finie, se sont rendus à Bullier. Le bal de la Mi-Carême, dans cette salle, a une réputation spéciale. Le Tout Paris qui s'amuse s'y retrouve, et on y voyait, hier soir, particulièrement les demi-mondaines les plus huppées. Mais le spectacle qui les avait attirées manquait.

Un député avait protesté, au lendemain du mardi-gras, que Bullier eût été ce soir-là le rendez-vous de mœurs inavouables. Il avait menacé d'interpeller le ministère si le même fait se reproduisait à la Mi-Carême. Il n'aura pas l'occasion d'intervenir. En effet, à la porte, la consigne avait été donnée formelle de ne laisser pénétrer aucun homme déguisé sous des vètements de femme... (*L'Éclair*, 24 mars 1900.)

Préfèrent aux houris
Les p'tits chbebs des gourbis
A la peau noire !

Refrain :

Trabadja la moukère,
Trabadja bono.
Trabadja sens devant derrière,
Trabadja sur l' dos.

VI

Ni le vent, ni les flots
N'ont pour vous, matelots,
Plus d'attraits que les mousses.
L'impression qu'ils me font,
Couchés dans le faux pont,
C'est qu'en terr' jaune vont
Mat'lots et mousses.

Refrain :

Trabadja la moukère,
Trabadja bono.
Trabadja sens devant derrière,
Trabadja sur l' dos.

VII

Au bahut, sans façons,
Pions et jeun's garçons
Savent jouer aux dames.
Fidèles à Sapho,
Vieux, ils vont ru' Duphot
Car, toujours, il leur faut
Un jeu de dames.

Refrain :

Trabadja la moukère,
Trabadja bono.
Trabadja sens devant derrière,
Trabadja sur l' dos.

VIII

A Cythère inconnus,
Ils furent bienvenus
De Gomorrhe à Sodome...
Courroucé, l'Éternel
Dit : « Ce péché mortel
Mérit' le feu du ciel...
Mort à Sodome ! »

Refrain :

Trabadja la moukère,
Trabadja bono.
Trabadja sens devant derrière,
Trabadja sur l' dos.



SONNET A MARIE

Non, ce n'est pas pour tes beaux yeux,
— Où plus d'or qu'en ma bourse brille —
Ni pour ta manière gentille
De vaincre au jeu malicieux...

Ni pour le pli tant gracieux
De ta lèvre, aimable Marie,
Ni pour ton sein, coupe chérie,
Ni pour la nuit de tes cheveux,

Que je t'aime et que je t'admire,
Que je t'estime encore plus,
Et qu'il me plaît de te le dire

En des vers qui seront peu lus :
— Si je l'aime et si je l'admire
C'est pour son cœur, et rien de plus.

1892.



LES BONS AMIS

A Lucien Hubert.

I

Ceux qui n'ont aucune amitié,
Mes chers amis, me font pitié :
Ils ne sont pas du tout poètes...
Ne blaguez pas les bons amis,
Plutôt que d' vous r'fuser un louis,
Y en a qui s' f'raient couper la tête !

II

Si vous êtes à l'hôpital,
Couché par un terrible mal,
Vous désespérez comm' sœur Anne...
N' vous croyez pas abandonné,
Vos amis, quand ils s'ront pannés,
Viendront boire votre tisane !

III

S'ils sav'nt que vous êt's le vainqueur
D'un' femme qui vous tient au cœur,
En votre absence ils la pelotent...
Si vous prenez des airs jaloux,
Les bons amis se f...ich'nt de vous
Quand ils ne f...lanqu'nt pas d' calottes !

IV

Si vous leur prêtez un bouquin,
Ils vont le laver chez Sapin,
Pour dix sous, quinz' sous, vingt sous, trente...
Mais s'ils en tirent quarant' sous,
Le soir vous les rencontrez saouls,
Tout comme s'ils avaient des rentes !

V

Si vous leur prêtez un faux-col,
Navré de les voir sans licol,
Ils vous emprunt'nt votre chemise...
Vous leur prêtez votr' culbutant !
Ils vous l' rend'nt sal', c'est em...bêtant :
Moi, j'appell' ça de la traîtrise !

VI

Si vos amis n'ont pas mangé,
Discrèt'ment vous leur allongez
Deux sous pour prendre un boudin d' table...
Ils vous quitt'nt le ventre épaissi,
Ils ne vous dis'nt mêm' pas merci :
Ça vous dégoût' d'êtr' charitable !

VII

Mais si vous leur offrez un bock,
Ils trouvent que la bière est toc,
Tout en vous laissant six soucoupes...
Ils fument tout votre tabac,
Vous leur montrez leur manqu' de tact :
Ils se font servir une soupe !

VIII

Si vous publiez un roman,
(Afin de vivre honnêtement),
Ils s' cramponn'nt à vous comm' un' pieuvre...
Vous donnez votr' livr' par paquets
Que vous retrouvez sur les quais :
Ils déshonor'nt votr' chef-d'œuvre !

IX

Si l'on vous joue à l'Odéon,
Il leur faut des log's de balcon,
On ne voit qu'eux dans le théâtre...
S'estimant encor mal placés,
Ils tienn'nt des propos déplacés :
Sur trois act's ils en bèchent quatre !

X

Si vous n'avez pas de succès,
Ils vous évit'nt, ils sont vexés,
Ils n'ont aucun' mansuétude...
Si l'on vous lou' dans les journaux,
Ils rappliqu'nt à l'heur' du Pernod,
Pour n'en pas perdre l'habitude !

XI

Si vous êt's élu député,
Député d' la majorité,
Au mépris de la bienséance,
D'vant les soldats, d'vant les huissiers,
Ils s' permett nt de vous tutoyer,
Juste un jour de grande séance !

XII

Si vous mourez, ils n' sont en deuil,
Et ne suivent votre cercueil,
Que pour manger votre fromage...
Pour arroser leur oraison,
Ils boiv'nt à perdre la raison,
En supputant votre héritage !

XIII

Non, les amis n'existent pas !
J'en prends à témoin Moréas
Qui n'a sur lui qu'un seul cigare...
Pour entret'nir ces mendigots,
Ne leur donnez plus vos mégots :
Mieûx vaut passer pour être avare !

XIV

Si vous croyez à l'amitié,
Mes chers amis, vous m' fait's pitié,
Pour y croire il faut êtr' poète...
Si vous avez besoin d'amis,
Commencez par avoir des louis (1),
Pour qu'ils puiss'nt se payer votr' tête !

(1) Louis, tu es dissylabique,
Je le sais bien, je le sais bien!
Mais tu n'auras qu'un pied (de bique)
Dans les ronces de mon jardin...

PANAMA

A Louis le Dauphin.

Nos députés, nos sénateurs,
Pour mettre du foin dans leurs bottes,
Aux financiers vendaient leurs votes :
Pana Malheur
De Panama !

Par un secrétaire, un larbin,
Ayant fait endosser un chèque,
Il s'indigne qu'on le suspec...que :
Pana Machin
De Panama!

Et Gogo, se tâtant le pouls,
S'aperçoit qu'il est bien malade...
Il faut manger de la panade :
Pana Mabouls
De Panama !

Le Constans qui tient dans sa main
Les fils de ces tristes fantoches,
N'a jamais rien mis dans ses poches :
Pana Malin
De Panama !

La France qui les trouvait beaux
Leur refilait notre galette,
Mais par eux elle fut refaite :
Pana Maqu'reaux
De Panama!

Si tes enfants sont corrompus
O France ! il ne faut plus en faire...
(Dit Madame Astié de Valsayre) :
Pana Malthus
De Panama!



MONSIEUR BARRÈS

(AIR : *Cadet Rousselle.*)

A Georges Montorgueil et Alphonse Humbert.

I

Monsieur Barrès, s'étant promis (*bis*)
De surpasser tous ses amis, (*bis*)
Se dit : « A moins que d'être un cuistre,
Il me faut devenir ministre ! »
    Ah ! ah ! ah ! non, vraiment,
Monsieur Barrès n'est pas gourmand !

II

Monsieur Barrès a lu Balzac, (*bis*)
Et son héros c'est Rastignac ; (*bis*)
Sans nous arriver d'Angoulême,
Barrès arrivera quand même !
    Ah ! Ah ! Ah ! oui vraiment,
Monsieur Barrès a d' l'entregent.

III

Ayant remporté tous les prix (*bis*)
De Sainte-Barbe de Paris, (*bis*)
Il fit beaucoup de polémique,
Ça le rendit très anémique...
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
Barrès a du tempérament !

IV

Monsieur Barrès n'a pas trente ans ; (*bis*)
Il a déjà fait trois romans ! (*bis*)
Il a mis *Sous l'œil des barbares*
Une âme, un style ! et des mots rares...
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
Monsieur Barrès est décadent.

V

Il a le masque de Saint Louis ; (*bis*)
Il gagne en quatre jours cinq louis... (*bis*)
C'est pour se payer des cigares
Qui fulgurent comme des phares !
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
Il fume plus qu'un régiment !

VI

Monsieur Barrès, ayant du goût, (*bis*)
Ne peut pas avoir de bagoût : (*bis*)

Lorsqu'avec l'électeur il cause,
Il ne lui conte pas grand' chose !
Ah ! ah ! ah ! non vraiment,
Barrès n'est pas très véhément !

VII

Mais à la Chambre il fut très bien, (*bis*)
Le Centre aboyant comme un chien : (*bis*)
« Monsieur Floquet, faites donc taire
(Dit-il) ce tas d' fonctionnaires ! »
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
Voilà qu'est parler carrément.

VIII

S'il n'aime pas Monsieur Zola, (*bis*)
Il perpétra, sur Loyola, (*bis*)
Ce mot qui va vous mettre en fuite.
Il dit : « Je pense, donc... Jésuite ! »
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
Barrès est un esprit charmant.

IX

Monsieur Barrès a trois amis : (*bis*)
Boulanger, Apollon, Thémis. (*bis*)
L'on dit que le premier, il l'aime
Plus que les autres et lui-même !
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
Barrès est plein de dévouement.

X

Quant à ce qu'il avait rêvé, (*bis*)
Ça n'est pas encore arrivé... (*bis*)
Il dit : « Vois-tu, ma sœur Annette,
Venir la République honnête ? »
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
Barrès en a pour un moment !



STRUGGLE FOR LIFE

OU

F...LUTE POUR LA VIE!

(*Musique de Claude Terrasse.*)

A L. Cranmer-Byng et Phil-Anderson.

I

Quand j'étais p'tit j'étais pas grand,
J' voulais pas aller à *Louis l' Grand :*
J'étais riche!
J' préférais m'ach'ter des londrès
Que j'allais fumer tout exprès
Au Boul' Miche! (*bis*)

II

J' perdis ma vertu, vers quinze ans,
Avec la femm' d'un commerçant
De Montrouge...

Ell' fréquentait des calicots ;
Ell' fait aujourd'hui le truc au
Moulin-Rouge ! (*bis*)

III

A la musiqu' du Luxembourg,
J'allais entendre le tambour
De la Garde...
Puis, du jardin, je faisais l' tour,
Avec, dans l'œil, un carreau pour
Qu'on m' regarde ! (*bis*)

IV

Bien qu' sur les langu's je fuss' calé,
Au baccalau je fus r'calé...
C' que c'est rosse !
J'ignorais les critiqu's de Kant ;
J'étais un fameux cancre quand
J'étais gosse ! (*bis*)

V

Mon père, un huissier, s'éclipsa...
Voyant çà, ma mèr' se plaça
Comm' caissière.
Du matin au soir ell' vendait
Les boît's de fruits confits qu'on fait
Chez Boissier...ère ! (*bis*)

VI

Moi je pris l' parti d'embrasser
L'état d' soldat pour endosser
L'uniforme.
Au conseil de la révision
Je montre ma constitution :
L'on m' réforme! (*bis*)

VII

Comm' je n' connaissais pas d' métier
Autre que celui de rentier :
Ne rien faire...
J' fis des vers comm' Victor Hugo,
Et chantai l' Savon du Congo
Pour Vaissier... ère? (*bis*)

VIII

Je dus ramasser des mégots,
Crier sous le nez des sergots
« La Cocarde ! »
Embauché comm' suisse au *Chat Noir*,
A la porte chacun put voir
Ma hall' barde! (*bis*)

IX

M'étant fait sal'ment sonner par
Des marloupins, ce matin j' par-
tis en bière...

Quand on n' s'appelle pas d' Camondo,
Il n'y a pas beaucoup d' monde au
Cimetière ? (*bis*)

X

La moral' de cett' chanson-ci,
C'est qu'il est triste d'avoir si
Peu de chance !
Amis, cett' sci' vous prouve aussi
Qu'ici, pour bien vivre, il faut s'y
Prendr' d'avance ! (*bis*)



LA NOUVELLE HÉLOISE

(*Musique de J. Le Bayon.*)

I

L'Histoire dit que si Fulbert coupa,
D'Abeilard la retraite,
C'est qu'assurément le monstre n'a pas
Pu lui couper la tête...
Ah! ah! ah! ah!
Prompt comme l'éclair,
Vieux comme l'hiver,
Pervers comme un air
D'Yvette Guilbert,
Chanoine Fulbert
(Ainsi que Paul Bert)
Était très expert
Dans l'art de couper...

II

Croyant son amoureux décapité,
La fidèle Héloïse
Voulut pleurer son amour dépité
Dans une sombre église...
Ah ! ah ! ah ! ah !
Mais notre Abeilard,
Piqué par le dard
D'un démon roublard
Dit : « Nom d'un braqu'mart !
Il n'est point trop tard,
Pour apprendre l'art
De l'amour sans fard,
Discret et paillard... »

III

Doncques avant qu'elle entrât au couvent,
Il s'en fut chez sa mie
Qui, pour avoir trop pleuré son amant,
S'était, lasse, endormie...
Ah ! ah ! ah ! ah !
Là, sept fois dans sa
Bouche il retourna
Sa langue qui n'a-
vait jamais vu ça !
Il s'agenouilla,
Et fort bas pria...
L'autre s'éveilla...
Quel Alleluia !

IV

« Ha! mon ami, fit-elle en s'asseyant :
Prions, prions ensemble!
« Là-haut, lui répond l'autre en .. bafouillant
Je monte, ce me semble... »
Ah! ah! ah! ah!
Notre jouvenceau
Ne fut point si sot
Que certain puceau
Devant Calpyso...
La belle fit : « Oh?
Je meurs... je suis au
Ciel... Ah! que c'est beau!... »
— L'on dirait du veau!

V

Héloïse eut bien vite dépassé,
D'Abeilard, la science ;
Et lorsque le docteur eut trépassé,
Sa douleur fut immense!
Ah! ah! ah! ah!
Mais la même nuit,
Pour vaincre l'ennui,
Héloïse mit
Son chat dans son lit...
Et l'heureux mimi
Montra tant d'esprit
Que l'abbesse en fit
Son meilleur ami.

MORALE

De ces couplets la morale est que pour
Varier ses harangues
Il faut, si l'on donne des cours d'amour,
Connaître plusieurs langues...
Ah ! ah ! ah ! A... men !



LE CULTE DU MOIS

LITURGIES INTIMES

(Air : *Mon père était pot...*)

> Je m'en allais les poings dans mes poches crevées...
>
> Arthur Rimbaud.

A M. Cornélius Vanderbilt.

I

Jadis des gens au Jour de l'An
M'apportaient des étrennes ;
Maint'nant va-t-en voir s'ils vienn'nt, Jean,
Oui, va-t-en voir s'ils viennent !
Je n'ai plus d'habit,
Je n'ai plus d' crédit,
Plus de sang dans les moelles.
J' file un sal' coton,
C'est pas drôl' quand on
Couche à la belle étoile ! (*bis*)

II

Mais voici la fête des Rois :
Aurai-j' de la galette ?
Je n'en suis pas sûr, mais je crois
Que j' vais r'cevoir un' lett'e.
Pour me retaper,
Qui vais-je taper ?
Chez le roi Milan, j' sonne...
Il me fait entrer
Et me dit : « Mon cher
J' dois quinz' francs à ma bonne ! » (*bis*)

III

Or, voilà qu'il me tombe un louis
Comme Mars en Carême.
Je vais me payer des ribouis
D' la morue et d' la brême...
Soupé du foi' gras,
C'est le Mardi-Gras,
Il faut que je m' déguise :
J' décroche illico
Chez l' pèr' Monaco
L' costum' du duc de Guise ! (*bis*)

IV

J' fais la bombe au quartier latin,
Le matin vers trois plombes,
J' m'offre un' beauté d'un âg' lointain...
Je m' crois aux catacombes !

Ell' me dit : « Mon p'tit,
L'aut' jour, dans mon lit,
J'ai r'çu le princ' de Galles !
Comme il était saoul
Il m' donna cent sous... »
— La fill' me donn' la gale ! (*bis*)

V

Je n' sais pas comment j'ai vécu
Des Cendres jusqu'à Paques...
J'ai tant jeûné que j' suis vaincu,
J'ai des goûts élégiaques...
Le jour des Rameaux
J'offre à Jean Rameau
Celui qui persévère,
Un' branch' de buis vert
Avec de beaux vers :
Il n' pay' pas même un verre ? (*bis*)

VI

C'est aujourd'hui le Premier Mai,
La fêt' des sergents d' ville :
Si j'étais rich' j'irais au Mé'-
ting de la ru' d' Bell'ville.
Comm' dynamitard
Je fais du pétard :
Je r'çois plus d' paings que d' beurre !
Je m' fais arrêter.
J' vais donc boulotter :
J'aurai ma nuit d' huit heures ! (*bis*)

VII

Les nuits sont douc's, le temps est beau,
C'est l' printemps qui s'ramène ;
Mon âme, allons, au bord de l'eau...
Allons jusqu'à Suresne.
Les oiseaux, les fleurs,
Et les bookmakers,
Tout chante la nature !
Ah ! les amoureux,
Vous êt's bien heureux
De manger un' friture ! (*bis*)

VIII

Tout en bouquinant sur le quai,
Je rencontre un' rouquine
Qui sentait bon comme un bouquet :
Ensemble l'on bouquine...
Avec son brevet
J' trouve à son chevet
L' dernier roman d' Rachilde !
J' donn'rais pas ses yeux
Non plus que ses ch'veux
Pour tout l'or des Rothschild... e ! (*bis*)

IX

Demain c'est l' Quatorze Juillet,
On dans'ra dans la rue.
Aujourd'hui j' dans' devant l' buffet :
Dehors la foul' se rue...

Viv'nt les trois couleurs,
Le bruit, les lueurs,
La Républiqu' française!
Le peuple, serein,
Se croit souverain
Et chant' la Marseillaise! (*bis*)

X

Arrive la Saint-Augustin,
C'est ma fête et j' déjeune
D'un café noir et d'un p'tit pain :
Que ne suis-je encor jeune!
Je n' suis plus un saint
D' puis qu' j'ai quitté l' sein
De mon père et d' ma mère...
Mais j'ai toujours faim
Et j' trouve, à la fin,
Que la vie est amère! (*bis*)

XI

V'là la Toussaint, la fêt' des Morts :
Sur l' boul'vard de Charonne
On ne voit passer que des cor-
billards et des couronnes!
Si j'étais quelqu'un,
J' voudrais êtr' défunt,
C'est un sort que j'envie :
J' n'aurai jamais d'cou
vert chez d' Montesquiou,
Au banquet de la vie!

XII

Non, je n' sais rien d' plus enrageant,
Quand chacun fait bombance,
De n'avoir pas le moindre argent,
Pas la moindre espérance !
Voici la Noel,
Ici comme au ciel,
Tout le monde est en fête...
L'on fait du potin,
L'on fait du boudin,
Et moi j' fil' la comète !



L'UNION FRANCO-RUSSE

(Air : *La Czarine.* — Louis Ganne.)

Ou qu'on se cache, la langue de la femme vous découvre.

(Proverbe russe.)

A Rachilde.

I

Une grande dame russe,
L'autre jour, m'écrivit :
« Il faudrait que je connusse
Celui qui me ravit ;
Je sais que la terre est ronde,
J'ai tout lu, j'ai tout vu ;
Mais c'est vous, de par le monde
Qui m'avez le plus plu...

Donc, demain matin, au bois de Boulogne,
J'aurai mon traîneau,
(C'est pas un bateau).
La France, la Russie et la Pologne
Seront sur le Lac :
Soyez très exact ! »

II

Ayant lu cette missive,
Je ne fut point surpris ,
Tous les jours il m'en arrive,
Et de tous les pays.
Je tape dans l'œil des femmes,
Je sais l'art de charmer :
Les trottins, les grandes dames
Font des vœux pour m'aimer.

Le lendemain, vêtu de mon monocle,
Beau comme un Dunois,
J'arrivais au Bois...
Et calme comme autrefois Thémistocle,
A l'heure du Lac
Je fus très exact.

III

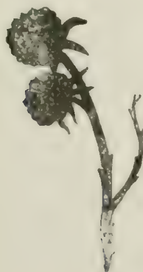
Je l'eus bientôt reconnue,
Car elle vint à moi ;
Et la glace fut rompue
Par ces mots : « Quel émoi ! »
Elle m'offrit sa voiture,
Je la pris dans mes bras...
La fin de cette aventure,
Je ne vous cache pas
Qu'il me tardait beaucoup que je la susse ;
Or, pendant neuf mois,

Je fus seul au Bois...
Quand un beau jour — souvenir franco-russe !
Je reçus un mot
Avec un marmot.

IV

J'avais oublié la mère,
Quand j'appris, par hasard,
Qu'elle s'était fait la paire
Pour l'amour d'un houzard !
Mon cœur se remplit de trouble
En songeant au moutard :
Si j'avais eu quelque rouble,
J'eusse été plus roublard.

Donc ne sachant quoi faire de mon fils... se
Que j'avais pourvu
D'un nom très connu,
Et le voyant blanc comme un petit suisse,
Je mis mon Gervais
Aux Enfants-Trouvés !



SONNET A L'INFIRMIÈRE

A Eliska.

Sous votre petit blanc bonnet,
(Blanc bonnet, bonnet blanc qu'on jette
Par-dessus — sautez et tournez —
Tous les moulins de la Galette !)

Vous trottez et vous trottinez,
Telle, en d'autres temps, Marinette,
Souriant à quel Gros-René
Sous votre bonnet de soubrette ?

Vous prenez un air virginal
Pour, avec un geste adorable,
Présenter, quoi donc ? l'urinal !...

Cependant qu'un vieil incurable,
Mis en goût par son lavement,
Vous mange des yeux goulûment !



LE CONSEILLER MUNICIPAL (1)

(Air : *Toto Carabo.*)

A Jean Court.

Il était un grand homme
Qui s'app'lait Strauss, dit-on,
Mironton.
Il était poli comme
On n'l'est pas pour un rond,
Chez Peyron,
Dans les hôpitaux,
Toto carabo,
Mais voilà l'principal :
C'était un con (*bis*) seiller municipal.

---

(1) Les Étudiants a l'Hotel-de-Ville. — « ... Qu'est-ce qui motive cette effervescence ? Un incident qui s'est passé à l'hôpital Saint-Antoine entre un externe, M. Salmon, et M. Paul Strauss, président de la cinquième commission du Conseil municipal et membre du Conseil supérieur de l'Assistance publique. M. Strauss aurait exigé le salut de l'externe qui restait couvert en sa présence... »

(*Les Journaux du* 20 novembre 1892.)

L'autre jour il s'amène
A Saint-Antoin', dit-on,
Sans cochon ;
Partout il se promène :
Il visita les lieux,
Les pouilleux
Et la sall' de bains,
Toto carabins.
Tous les gens d' l'hôpital
Dir'nt : « C'est un con (*bis*) seiller municipal. »

Un externe qu'on nomme
Monsieur Salmon, dit-on,
Mironton,
Seul, devant le grand homme,
Garda son galurin,
L'air serein,
Dans les hôpitaux,
Toto carabo,
Il lisait *Le Journal*
Sans voir le con (*bis*) seiller municipal.

Strauss s'écrie, en colère :
« De moi se moqu'rait-on ?
Mironton.
Devant un fonctionnaire
L'on doit se décoiffer,
Saluer !
Dans les hôpitaux,
Toto carabo,
Sachez donc, animal,
Que je suis con (*bis*) seiller municipal ! »

L' disciple d'Esculape
Répond sur le mêm' ton,
Mironton :
« Quand vous seriez le pape,
Le petit caporal,
L' Saint-Graal !
Dans les hôpitaux,
Toto carabo,
Cela m'est bien égal ! »
Dit-il au con (*bis*) seiller municipal.

Outré de cette réplique
Le Strauss se rend, dit-on,
Mironton,
A l'Assistanc' publique,
Criant : « Je veux sa mort
Ou je mord... »
Dans les hôpitaux,
Toto carabo,
Puis il se trouva mal,
Le pauvre con (*bis*) seiller municipal !

Soudain, sur l'pont d'Arcole,
Déboucha l'Panthéon,
Mironton...
Et le cri des Écoles
Fit tressaillir Foulon :
« Nous voulons,
Dans les hôpitaux,
Toto carabo,
Pour mettre au bout d'un pal,
La têt' du con (*bis*) seiller municipal ! »

Mais la garde, qui veille,
Prévint Monsieur Sauton,
Mironton.
Sauton (sautons la vieille!)
Commanda deux pompiers
Tout entiers,
Dans les hôpitaux,
Toto carabo,
Pour chasser ces chacals
Aux trouss's du con (*bis*) seiller municipal.

Armés d'une chaud' lance,
Les deux pompiers, dit-on,
Mironton,
Les tinrent à distance,
Tandis que les agents
Diligents,
Les « municipaux »,
Toto carabo,
A pied comme à cheval,
Gardaient le con (*bis*) seiller municipal.

Quittant la plac' de Grève,
Les carabins, dit-on,
Mironton,
Résolur'nt de fair' grève,
De déserter les cours,
Les concours
Et les hôpitaux,
Toto carabo,
Mais c'eût été fort mal
S'venger d'un con (*bis*) seiller municipal.

Cette guerre civile
Dura huit jours, dit-on,
Mironton,
Mais à l'Hôtel-de-Ville
Tout s'arrangea si bien
Qu'à la fin,
Dans les hôpitaux
Comm' dans les bureaux,
Chacun r'prit ses travaux:
Élèv's et con (*bis*) seillers municipaux.

La moral' de l'histoire
Se trouv', Monsieur Salmon,
Dans Drumont;
Si vous voulez m'en croire,
Soyez, l'été, l'hiver,
Découvert...
Comm' le grand Rabbin,
Toto carabin,
N' gardez pas votr' chapeau :
Ça bless' les con (*bis*) seillers municipaux.



IL ARRIVE

A Jules de Marthold.

I

Il arrive l' maquereau,
Gigolette
Gigolo !
A ce cri chacun s'arrête,
Gigolette
Gigolette ;
Les femm's regard'nt s'il est beau,
Gigolette
Gigolo.

II

Les femm's regard'nt s'il est beau,
Gigolette
Gigolo.
Un' duchess' lui prend la tête,
Gigolette
Gigolette,
Et le r'tourn' sur le dos,
Gigolette
Gigolo.

III

Et le r'tourne sur le dos,
Gigolette
Gigolo;
Comme il est frais, elle achète,
Gigolette
Gigolette,
Cet amour de maquereau,
Gigolette
Gigolo.

IV

Cet amour de maquereau,
Gigolette
Gigolo.

La marchand', dans un' cuvette,
Gigolette
Gigolette,
Le lui nettoie à grande eau,
Gigolette
Gigolo.

V

Le lui nettoie à grande eau,
Gigolette
Gigolo;
Puis, ayant vidé la bête,
Gigolette
Gigolette,
La lui met dans l' « Figaro ».
Gigolette!
Gigolo.

VI

La lui met dans l' « Figaro »,
Gigolette
Gigolo.
La duchesse et son emplette
Gigolette
Gigolette,
Regagnent l'av'nu' d'Eylau
Gigolette
Gigolo.

VII

Regagnent l'av'nu' d'Eylau,
Gigolette
Gigolo...
Deux jours après, la gazette
Gigolette
Gigolette,
Annonçait un dram' nouveau,
Gigolette
Gigolo.

VIII

Annonçait un dram' nouveau,
Gigolette
Gigolo !
Étranglé' par une arête,
Gigolette
Gigolette,
V'là qu' la dam' claque illico...
Gigolette
Gigolo.

IX

V'là qu'la dam' claque illico...
Gigolette
Gigolo !
La moral' de c't'historiette,
Gigolette
Gigolette,

J'vais vous la dire en un mot :
Gigolette
Gigolo.

X

J'vais vous la dire en un mot,
Gigolette
Gigolo :
C'est que les femmes honnêtes,
Gigolette
Gigolette,
Ne doiv'nt pas s'payer d'maqu'reau...
Gigolette
Gigolo !



A LA ROQUETTE

(Air connu.)

A P. Batail.

I

C'est un quartier bien fréquenté,
L' commerçant y est occupé,
La nuit, à surveiller sa r'cette,
A la Roquette !

II

Ya des bars ousqu'on boit d' l'alcool,
(La bièr', ça vous a trop d' faux-col...)
Où l' môm' se paye un' mominette,
A la Roquette !

III

Faut d' la vertu, pas trop n'en faut...
Mais la vertu, ça n'est qu'un mot !
Pour la chanter y a pas d'poète,
A la Roquette !

IV

Vers minuit faut pas êtr' surpris
D'entend', parfois, pousser des cris...
On vous sonne à la bonn' franquette,
A la Roquette !

V

Parfois aussi, jours de gala,
La « veuve » avec son tralala
S'amène, dès patron-minette,
A la Roquette !

VI

Entr' ses jamb's, le zigoteau
Ne verra pas tomber l'couteau...
Gi !... C'est du sang !... Justice est faite...
A la Roquette !

VII

Des femm's du monde et mêm' d'ailleurs,
Des grands-ducs, des snobs, des sout'neurs
Viennent lorgner ceuss' qui perd'nt la tête
A la Roquette !

VIII

Et le lend'main tous les journaux
Nous apport'nt des détails nouveaux
Sur *son* réveil et *sa* toilette...
A la Roquette !

IX

— Demandez l'portrait du bourreau !
Du condamné d'vant l'échafaud ! !
Troisième édition vient d'paraît'e...
A la Roquette !

X

Moi, qui n' suis pas un assassin,
Je trouv' qu'il est plutôt malsain
D' risquer un œil dans c'te lunette...
A la Roquette !

XI

L' mec s'en bat l'œil comm' d'un mégot ;
Même il va buter un sergot...
Malheur au passant qui rouspète,
A la Roquette !

XII

A Paris, comme à Biribi,
Le crime y est toujours puni ;
C'est pour ça qu'on est bien honnête,
A la Roquette !

QUEL COCHON D'ENFANT

CONFESSION D'UNE ENFANT FIN-DE-SIÈCLE

(*Air connu.*)

A Marcel Schwob.

Quand j'avais quinze ans, ma chère,
Y a pas bien longtemps,
Je couchais avec mon frère
Qu'avait pas douze ans.
L' goss', pour me fair' des misères,
Tout' la nuit durant,
Jouait avec mes affaires :
Quel cochon d'enfant ! (*bis*)

Un jour, — ça n'est pas un' blague
Que j' te racont' là, —
Il m' donne un' montre et un' bague,
(Un lot d' tombola);

Mais, dans la nuit, v'là que l' monstre,
En se retournant,
Me cass' le verr' de ma montre :
Quel cochon d'enfant ! (*bis*)

Le lendemain, quelle histoire !
J' dis à mon frangin :
« J' n'ai jamais eu pour ta poire
Un pareil béguin ! »
Le soir, au bal des *Fill's d'Ève*,
J' lève un typ' qui s' fend
D'un louis que l'autr' me soulève :
Quel cochon d'enfant ! (*bis*)

Depuis que j' suis en brass'rie,
J' l'ai tout l' temps sur l' dos...
L' môme y pass'rait bien sa vie
A boir' du bordeaux :
Tout' la journée il se gave,
Et l' soir, en s' couchant,
Y veut r' descendre à la cave :
Quel cochon d'enfant ! (*bis*)

Aujourd'hui tu peux voir comme
C'est un solid' gars !
Je n' lui r'proch' qu'un' chose à c' t' homme,
C'est qu'il ne travaill' pas...
Pour lui j' suis toujours bonn' fille,
Mais j'y dis souvent :
« Tu déshonor's la famille » !
Quel cochon d'enfant ! (*bis*

Malgré tout ça j' pleur' quand j' pense
Qu'y m' plaqu'ra bientôt
Pour le pantalon garance,
Le sac et l' flingot...
S'il meurt en payant sa dette,
Sur un monument
J' veux qu'en sa mémoire on mette :
QUEL COCHON D'ENFANT ! (*bis*)



UNE SOIRÉE DE LA PLUME

(Air : *La Tour Saint-Jacques.* — Darcier.)

A Léon et Henri Maillard.

I

Tous les sam'dis, au *Soleil d'or*,
C'est les « Soirées de la Plume » ;
A l'heure où le bourgeois s'endort
L'on rit, l'on boit, l'on fume.
Sur les neuf heur's le président,
Grimpant sur son estrade,
Donn' la parole en zézayant
A « not' cer camarade ! »
Dreling, dreling, dreling, dreling...
Deschamps branl' sa sonnette.
Chacun s'dit alors : « C'est certain,
C'est l'ouverture du meeting,
Du meeting de la Chansonnette. »

II

Yann-Nibor voulant nous bercer,
Tout le mond' se balance...

La princesse, sans se presser,
Y va d'sa p'tit' romance.
Lemercier a des airs cochons
Tout plein son escarcelle :
Il nous exhibe ses *Nichons*
D'une voix de crécelle.
Dreling, dreling, dreling, dreling...
Il a l'oreill' d'Yvette ;
Chacun, en lui serrant la main,
Dit alors : « C'est vous, l' Benjamin,
Le Benjamin de la divette ! »

III

Bailliot survenant illico
Nous en pousse une raide,
Si, que devant le piano
S'installe Arthur Bernède.
Alors apparaît Montoja,
Celui qui ténorise,
Et tout's les femm's disent, déjà,
Que sa chanson les grise !
Dreling, dreling, dreling, dreling...
La princesse l'embrasse !
Montoja se dit : « Quel chopin ! »
Bernèd' jou' la « March' de Chopin »
Et les amoureux quitt'nt la place...

IV

Le grand Mougel ayant raillé
L'Illustre Compagnie,

Trimouillat, trial très mouillé,
    Bégai', plein d'ironie.
Degron, poète siamois,
    Du piano s'approche,
Et nous respirons l'air des *Bois*...
    Deschamps sonn' de la cloche !
Dreling, dreling, dreling, dreling :
    C'est F.-A. C. qui chante...
Et chacun se dit : « Quel orgueil !
Il se met un carreau dans l'œil
Et se croit très mil huit cent trente !

V

Quelques-uns, qui font le « Chat noir »
    Et se faisaient attendre,
Arriv'nt, mais n'ont pas l' temps d' s'asseoir
    Car on veut les entendre :
Jacques Ferny, beaucoup plus spi —
    rituel que Roqu'laure,
Sait, avec art, tirer parti
    Des chroniqu's de Roch'for...re
Dreling, dreling, dreling, dreling...
    Marcel Legay s'enflamme ;
Et, tendre ou fougueux, son refrain
Fait un bruit d'grelots, ou d'tocsin,
Et d' l'effet au cœur de ma femme !

VI

De l'Anarchi' des compagnons
    Contre les bourgeois tonnent ;

De la Bretagne des Bretons,
Comm' Durocher, bretonnent.
Dubus décoch' des compliments
Aux dam's qui nous écoutent,
D'autres expriment leurs sentiments
Sur ceux qui nous dé...routent !
Dreling, dreling, dreling, dreling...
D'abord mossieur Brun'tière,
Le sar Joséphin Péladan
Et Bérenger qui tourne un an
Tout autour d'une pissotière !

VII

Albert Mérat dit : « C'est gentil,
Mais ça manqu' de poètes !
Votre « cher maître » que fait-il ?
Et vos jeunes esthètes ?
L'écol' romane est bien ici,
Mais jamais ell' ne donne,
Et les symbolos que voici
Ne sont compris d'personne! »
Dreling, dreling, dreling, dreling...
Hé ! Voilà Jean Carrère !
Signoret l' suit et l' *Saint-Graal*
Trinque avec Frédéric Mistral...
Redonnel en brise son verre ! (1)

---

(1) Ta rime seule, F.-A. Cazals,
Ici me montre atrabilaire ;
Car lorsqu'on brinde pour Mistral
Je lève, haut, très haut mon verre.
P. R.

VIII

Ma femm' me dit : « Allons-nous-en,
Je me sens un peu lasse. »
Nous filons, quand chemin faisant,
Près la gar' Montparnasse,
Nous voyons poindre Canqueteau
Qui jamais ne s'enrhume ;
Il venait de faire un gâteau
De sa voix... pour La Plume ! ! !

. . . .

Dreling, dreling, dreling, dreling...
Éteignons la bougie !
Mais Amour chante son refrain,
Et Lise, jusques au matin,
Rêve aux grelots de la Folie !

1893



LAURENT TAILHADE

(Air : *Les Canards tyroliens.* — Thérésa.)

A Gustave Le Rouge.

I

Premier que prendre un porte-plume,
Laurent Tailhade se parfume :
Il sent le musc, il sent l'encens,
Lorsque soudain il dit : Je sens
Le Lotus de monsieur Papus
Ou le jus d'Baju, Caramba ! quel jus !

Pieds, pieds, pieds, pieds,
Voici les pieds de Péladan !
Tra oula oula ou. Tra oula ou la ou.
Tra ou la ou la ou la.
Pieds, pieds, pieds, pieds,
C'est de la viande de cochon !
Tra ou laou laou. Traou la ou laou.
Tra ou la ou laou lala ou.
Tra ou la ou laou laou la ou la ou la...
Reniflez !

II

Pour giboyer, Laurent Tailhade,
Au *Pays du mufl'* se balade :
Il voit Prudhomme et Bableuska
Qui piétinent dans leur caca.
Il courr' le bourgeois, le baudet,
Le veau, le goret, le snob et l'bidet...

Pieds, pieds, pieds, pieds,
Voici les pieds de Péladan!
Tra oula oula ou. Tra oula ou la ou.
Tra ou la ou la ou la.
Pieds, pieds, pieds, pieds,
C'est de la viande de cochon!
Tra ou laou laou. Tra ou la ou laou.
Tra ou la ou laou lala ou.
Tra ou la ou laou laou la ou la ou la...
Reniflez !

III

Chez la princesse ou dans un bouge
Laurent Tailhade est talon rouge ;
Au Moulin-Rouge il se prévaut
D'savoir accommoder le veau.
Pour *un* qui marche de travers
Il est très sévère et le met en vers...

Pieds, pieds, pieds, pieds,
Voici les pieds de Péladan !
Tra oula oula ou. Tra oula ou la ou.
Tra ou la ou la ou la.
Pieds, pieds, pieds, pieds,
C'est de la viande de cochon !
Tra ou laou laou. Tra ou la ou laou.
Tra ou la ou laou lala ou.
Tra ou la ou laou laou la ou la ou la...
Reniflez !

IV

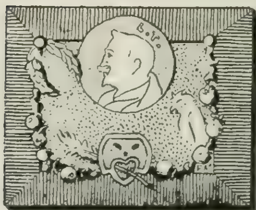
Qu'un taureau succombe — ou que tombe,
Dans la Bourbonnière, une bombe,
Laurent, qui dîne chez Foyot,
Dit, en secouant son jabot :
« Qu'importe la mort du taureau
(Ou du torero) si le geste est beau ! »

Pieds, pieds, pieds, pieds,
Voici les pieds de Péladan !
Tra oula oula ou. Tra oula ou la ou...
Tra ou la ou la ou la.
Pieds, pieds, pieds, pieds,
C'est de la viande de cochon !
Tra ou laou laou. Tra ou la ou laou.
Tra ou la ou laou lala ou.
Tra ou la ou laou laou la ou la ou la...
Reniflez !

V

Quand Laurent Tailhade s'habille,
L'on dirait un grand de Castille ;
Tel don Quichotte se drapa,
Il se campe dans sa capa,
Puis il promène son profil,
Tout en répétant ce refrain subtil :

Pieds, pieds, pieds, pieds,
Voici les pieds de Péladan !
Tra oula oula ou. Tra oula ou la ou.
Tra ou la ou la ou la.
Pieds, pieds, pieds, pieds,
C'est de la viande de cochon !
Tra ou laou laou. Tra ou la ou laou.
Tra ou la ou laou lala ou.
Tra ou la ou laou laou la ou la ou la...
Reniflez !



VERS DE BOHÈME

Se chauffer comme un bon lézard
Aux rythmes raffinés des arts.
Sur les doux divans du hasard
Dominer son rêve en César...

Gustave Kahn.
(*Les Palais Nomades.*)

Bon ! l'ami Raynaud m'accuse
D'avoir un poil dans la main...
Comment trouves-tu, ma Muse,
Cette pierre en mon jardin ?

Est-ce à dire, d'aventure,
Qu'un poil serait tout mon bien ?
Toi, qui connais ma nature,
Réponds-lui qu'il n'en est rien.

Qu'en Bohème je travaille,
Que je raisonne et rimaille
Sans rimes et sans raisons,

Soit ! Mais, lorsque je m'amuse
Avec toi, petite Muse,
Qu'ai-je dans la main ? Gazons...

1893.



ROMANCE

(*Air connu.*)

A Madame Henri Maillard.

I

C'était au temps jadis
De ma première pipe ;
C'était sous Charles X,
Ou bien sous Louis-Philippe...
Timide, je n'osais
Regarder une femme :
J'avais peur d'un baiser...
J'étais bête, Madame !

II

Dans un sombre bahut
Je coulai ma jeunesse,

Sans un air de chahut,
Sans un mot de tendresse ;
Le jour, je subissais
La férule et le blâme;
Et la nuit j'embrassais
Mon oreiller, Madame !

III

Lorsque plus tard je fus
Libre, enfin, du collège,
Des « Enfants de Momus »
Je grossis le cortège.
Je fis, contre Musset,
Mainte et mainte épigramme,
Car je ne connaissais
Rien de l'amour, Madame!

IV

Aussi je devins fou
Quand Jenny l'ouvrière
Me dit : « Baise mon cou... »
Je le fis pour lui plaire.
Un soir je l'emmenais
Dans une chambre infâme...
Mais, au matin, j'étais
Un autre homme, Madame !

V

Cependant le Seigneur
Me toucha de sa grâce,

Et je touchai le cœur
D'une femme un peu grasse.
L'hymen nous unissait,
Ah ! quel épithalame !
Depuis je ne cessai
D'être cocu, Madame !

VI

Voici trente ans, hélas !
Que mon épouse est morte...
Quand sonna son trépas
Satan ouvrit sa porte !
Mais... je crains d'abuser,
Si quelqu'un vous réclame,
Seul, je vais m'amuser...
Je suis gaga, Madame !



PREMIER AMOUR

CHANSON POSTHUME DE BÉRANGER

(*Air connu.*)

A Ernest Chebroux et Paul Sébillot.

I

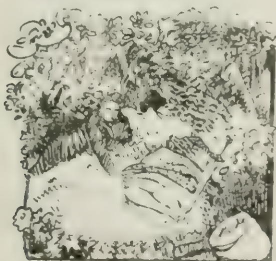
C'est un beau soir, dans le quartier du Temple,
Que je la vis pour la première fois ;
Elle avait taille fine et corsage ample,
Son frais jupon se retroussait parfois...
L'œil était bleu, la bouche, provocante,
Elle eût conquis le vieux Roger Bontemps !
Le pied cambré, la démarche élégante, } (*bis*)
Moi, je l'aimais comme on aime à vingt ans ! }

II

Vous ai-je dit qu'elle était couturière :
C'est dans le blanc que Blanche travaillait ;
Que j'adorais la petite ouvrière
Et que mon âme à l'amour s'éveillait ?
Tous les matins j'allais au devant d'elle,
Je la suivais le cœur empli d'émoi...
Toute la nuit je rêvais de ma belle, } (*bis*)
Je rêvais d'elle et pas elle de moi ! }

III

Elle devint, pourtant, ma connaissance,
Près de Clamart, un dimanche d'été...
Blanche quitta sa robe d'innocence,
Et moi je perdis ma virginité.
Un mois après, devant Monsieur le Maire,
Je l'épousai... quand, sur la fin du jour,
Je m'aperçus qu'elle allait être mère... } (*bis*)
Voici l'aveu de mon premier amour ! }



L'ÉTERNELLE CHANSON

(*Musique de Théodore Maurer.*)

A Paul Vérola.

L'amour est un mal de langueur
Qui vous laisse longtemps au cœur
Quelle amertume !
Le mal d'amour est un poison
Qui brûle les cœurs à foison,
Et les parfume.

— Mon pauvre cœur, tu le sais bien,
Lorsque l'on souffre, on ne veut rien
Que ce qu'on aime.
Le ciel est noir quand meurt l'amour,
Et je suis triste comme un jour
De Mi-Carême.

Tu n'étais pas du tout jaloux
Des yeux si sombres mais si doux
De ta maîtresse.
Et tu semblais ne pas les voir,
Lorsqu'ils te demandaient, le soir,
Une caresse.

Elle crut que tu n'aimais pas
La fleur de ses frêles appas,
Ses yeux, sa bouche.
Et, pour enfin s'épanouir,
Son âme s'en alla fleurir
Une autre couche...

Le mal d'amour est un poison
Qui brûle les cœurs à foison.
Sois bénévole !
Amour est plus fort que Raison...
Mais voici la belle saison :
Hanneton vole !



PASTICHE POUR ELLE

Ce n'est pas que je sois jaloux.
P. V.

A Fernand Fau.

Ce n'est pas que tu sois jolie
Mais tu me plais :
T'es le grain, sinon la folie,
De mes couplets.

Ce n'est pas que tu sois coquette
Ni moi jaloux.
Cependant, tous les soirs, je quête
Tes baisers fous.

Ce n'est pas que tu sois constante,
 Non, mais tu sais,
Pour te savoir toujours contente
 Ce que je fais.

Ce n'est pas que l'on soit très riche,
 Mais quand t'es là,
L'on se baise tant qu'on se fiche
 Du Panama !



L'ÉPREUVE

(*Air connu.*)

A Maurice Dumont.

Un journal, sans être un journal,
C'est « l'Épreuve » ;
Album d'art très original,
C'est « l'Épreuve ».
Celui dont le nom rime en al,
A « l'Épreuve »,
Trouva ce titre peu banal
De « l'Épreuve ».

Album qui sera mensuel,
C'est « l'Épreuve » ;
Contempteur de l'art officiel,
C'est « l'Épreuve » ;

Mystique, amusant, sensuel,
C'est « l'Épreuve » ;
Oncques n'aurai d'autre missel
Que « l'Épreuve ».

Estampes en plusieurs états
(C'est « l'Épreuve »),
Tirés par les meilleurs soldats
De « l'Épreuve ».
Pas de Béraud, pas de Bonnat,
A « l'Épreuve »,
Pour le grand art seul on combat
A « l'Épreuve ».

Qui compte Rodin dans son sein ?
C'est « l'Épreuve » ;
Jossot, le gai ; Denis, le saint ?
C'est « l'Épreuve ».
O des Esseintes du dessin !
Vois « l'Épreuve » :
Des plus belles ruches l'essaim,
C'est « l'Épreuve ».

Le nom de Carrière promis
A « l'Épreuve »
Item celui du grand Puvis
A « l'Épreuve ».
D'autres noms encor sont acquis
A « l'Épreuve ».
Dumont ! quels amis seront mis
A « l'Épreuve ! »

Sagot qui s'amène en sapin
A « l'Épreuve »,
S'abonne tout comme Sapin,
A « l'Épreuve ».
Kleinmann, qui met plus d'un rapin
A « l'Épreuve »,
Dit : « C'est un album très rupin,
Que « l'Épreuve ! »

Auprès des autres collabos
De « l'Épreuve »
Non cités au cours de ces stro-
ph's sur « l'Épreuve »,
Je ne saurais m'excuser trop,
Mais « l'Épreuve »,
Pour leurs noms sera le Paros :
Viv' « l'Épreuve ! »

1894.



LE PROCOPE

(Air : *Cadet Rousselle.*)

A Édouard Jacquemin et Émile Maison.

I

Entre l' pont des Arts et l' Sénat, (*bis*
Un café « crème et chocolat », (*bis*)
A deux pas de la *Bott' de Paille*
Rouvre ses port's à la ripaille:

Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
L' *Procope* est un café charmant !

II

Bien qu'il soit plus gai qu'un bahut, (*bis*)
L'on n'y fait jamais de chahut ; (*bis*)



C'est pourtant là qu' vint la bohême
De ce siècle et du dix-huitième :
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
L' *Procope* est un café charmant !

III

Dans ce café, qu' Théo dora, (*bis*)
Naguère on voyait Gambetta (*bis*)
Fumer, cracher comme un cratère
Devant la table de Voltaire :
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
L' *Procope* est un café charmant !

IV

Mais dès que l' Tribun le quitta, (*bis*)
Le *Procope* périclita ; (*bis*)
Puis il dut passer ses soucoupes
A de vulgair's marchands de soupes :
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
L' *Procope* est un café charmant !

V

Champfort, Duclos et Rivarol (*bis*)
Y burent leur meilleur alcool ; (*bis*)
... Dubus y boit des liqueurs douces,
L' « Mercure » y sent ses ail's qui poussent :
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
L' *Procope* est un café charmant !

VI

Pour l'épouvantement des Sars, (*bis*
Junipérien lanc' des brocards, (*bis*)
Des quatorzains et des ballades
Qui font sourir' Laurent Tailhade :
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
L' *Procope* est un café charmant !

VII

Au fond d' la sall' le Saint-Graal (*bis*)
S'emballe sur le pèr' du *Pal ;* (*bis*)
Et tous ces nom de Dieu d' mystiques
Pratiqu'ent l'Ethique et l'Esthétique :
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
L' *Procope* est un café charmant !

VIII

L'on n'y a pas encore, hélas ! (*bis*)
Aperçu le beau Moréas ; (*bis*)
C'est bien dommag', car Apocope
Rim'rait si bien avec Procope :
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
L' *Procope* est un café charmant !

IX

Tandis qu' Verlaine est à Broussais, (*bis*)
Nous buvons la bièr' de Pousset... (*bis*)
Demain, il sera des « quarante »,
Buvons au roi des *Fêt's galantes !*
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
L' *Procope* est un café charmant !

X

Nous en boirons en bas, en haut, (*bis*)
Mais il ne faudrait pas, Théo, (*bis*)
Nous faire avaler des rinçures,
Sous le nom de Littérature...
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment,
L' *Procope* est un café charmant !

Septembre 1893.



SONNET A SOPHUS CLAUSSEN

Vous arrivez, mon cher ami, de ces pays
De légendes encore et de foi poétique,
Rêves dont se berça la France de jadis,
Aux temps où l'âme était simple comme un cantique;

De ces pays du Nord par les dieux réunis,
Où l'Amour a l'œil clair et le geste pudique,
Où le cœur s'enrichit des trésors infinis
Que notre mère, la nature, nous indique.

— Ton âme est belle et fraîche et lumineuse autant
Que l'aurore sans fin d'une mer boréale,
Ou comme un lac profond et calme du Zeeland...

Que les dieux soient loués qui te mènent ! Le vent
Qui t'amène est le bon, car ta sagesse égale
La loyauté de ton subtil et fier talent.



L'ÉCHEC DE MONSIEUR BARRÈS (1)

A Paul Adam.

I

Avant que d'être au Parlement,
Barrès était un mécontent
Qui voulait balayer la Chambre ;
Et tout l' temps qu'il fut député
Il répétait : « J' suis dégoûté...
Cette Chambre est une antichambre ! »

---

(1) Maurice Barrès a passé par là, et, chose qui m'étonne, il en conserve la nostalgie. Il aurait souffert, m'a-t-on assuré, de son dernier échec électoral.

François Coppée (*Le Journal*, 9 septembre 1897.)

II

Tout l' temps qu' Barrès fut député
Il a toujours très bien voté,
Mais comme il était boulangiste,
Et qu'à l'exemple du Grand Roi
Il disait, d' l'âm' : « L'état, c'est l' Moi ! »
On le prenait pour un fumiste.

III

L'ex-élu d' la vill' de Nancy,
Se dit : « Pour que je l'sois ici,
Il suffit qu'il meure un grand homme. »
Laur, cett' chimère, ayant pâli,
Barrès pensa : « C'est à Neuilly
Qu'il faut aujourd'hui qu'on me nomme. »

IV

Un tiens valait mieux à Nancy
Que deux tu l'auras à Neuilly.
Barrès dit : « Faut qu' jeunesse passe... »
Mais comme en se suivant, les jours
Ne se ressemblent pas toujours,
A la chasse il perdit sa place !

V

Un autr' pour se consoler,
Eût pris l' parti de se saouler,
Mais lui s' ballade en Italie...
Et, pour la gloire de Stendhal,
Jour par jour il fait son journal
Pour que personne ne l'oublie !

VI

D'aucuns prétendent que Barrès
Offre avec largess' ses londrès,
Mais moi qui fus son secrétaire,
Je ne sais plus ce qu'en un mois
Je fumais chez l'*Enn'mi des lois :*
Aussi je préfère me taire.

VII

Que l'ancien député de l'Est
Répète : Alea jacta est,
Car de janvier jusqu'à décembre
Il pourra cultiver son *moi :*
Vaut-il pas mieux rester chez soi
Que d'aller *sauter* à la Chambre ?

MES BOLÉROS

(*Musique de Claude Terrasse* *.)

A James et Françoise Vibert.

I

Si j'étais le Roi de Navarre
Tu serais Reine sur ma foi ;
Si je pinçais de la guitare,
Senora, j'en pinc'rais pour toi !
Si j'avais châteaux en Espagne,
Je les mettrais à tes genoux :
Je n'ai, pour plaire à ma compagne,
Que mes boléros les plus fous... Ou !

Troulala... (*Tyrolienne*).

---

* Se chante également sur l'air de *Ma Bergère*, tyrolienne de M. et Mme Victor Nivelet. — (*N. de l'É.*)

II

Pour bien te prouver que je t'aime,
Je chanterai, comm' Figaro,
Tes yeux qui sont tout un poème,
Et que je bois comme un sirop ;
Chacun se paîrait en Espagne
Mes vers qui seraient des bijoux :
Je n'ai, pour plaire à ma compagne,
Que mes boléros les plus fous... Ou !

Troulala... (*Tyrolienne*).

III

Je te coucherais sur ma toile,
Si je m'appelais Murillo ;
Tu te cacherais sous ton voile
Si je m'appelais Bartholo ;
Je te mènerais en Cocagne
Si tu m'appelais ton époux :
Je n'ai pour plaire à ma compagne,
Que mes boléros les plus fous... Ou !

Troulala... (*Tyrolienne*).

IV

Si j'étais le brav' don Quichotte,
Dulciné' tu m' verrais souvent

Mettre en pièc's, à propos de botte,
Les ailes des moulins à vent.
Le vent qui vient de la montagne
S'apaiserait à mon courroux :
Je n'ai, pour plaire à ma compagne,
Que mes boléros les plus fous... Ou !

Troulala... (*Tyrolienne*).

V

Entre nous plus de Pyrénées :
L'amour a des ail' de condor ;
Il régirait nos destinées
Si j'étais un conquistador...
— De quoi ? dit alors ma compagne,
Je n' comprends pas vos laïtou,
Je n' connais que le blanc d'Espagne :
Je suis femm' de chambre à Chatou... Ou !

Troulala... (*Tyrolienne*).

VI

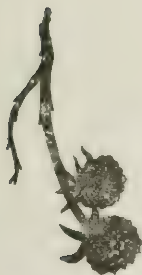
Lâchant alors mes castagnettes
Et quittant mon air andalous :
— Moi je suis né ru' des Canettes,
(Allons en boire *une* à douz' sous...)
Pour ne point venir de l'Espagne,
Tes « bell's Valenc's » me rend'nt jaloux ;
Viens... j'ai pour plaire à ma compagne,
Mieux qu' mes boléros les plus fous... Ou !

Troulala... (*Tyrolienne*).

VII

Voilà comment, l'autre semaine,
Au retour d'une corrida,
Je chantai, mieux qu'un Madrilene,
Les beaux yeux qu'Adélaïde a...
Depuis, ma gentille compagne,
Coulant ses regards les plus doux,
D'un tendre soupir accompagne
Mes *troulaïtou* les plus fous... Ou !

Troulala... (*Tyrolienne*).



LES COURSES DE TAUREAUX

(Air : *Mon père était pot...*)

A Enrique Gomez y Carillo.

I

Les Tartarins sont animés,
Le Midi bouge à Nîmes,
(C'est pour de bon que tu t'y mets,
Nîmois, quand tu t'animes !)
Les cours's de taureaux
Où l'on crèv' des ch'vaux
N'étaient pas d' la p'tit' bière :
On les interdit,
Et c' pauvre Midi
N'a plus qu' sa Canebière ! (*bis*)

II

Je m' fich' comm' d'un caparaçon
D'une bêt' qu'on surine ;
Je n'écris pas cette chanson
Pour fair' pleurer Sév'rine.
Je sais que l' taureau,
C'est le pèr' du veau,
Et qu'on l' prend par les cornes ;
Mais prendre plaisir
A le voir souffrir,
Cela dépass' les bornes ! (*bis*)

III

Les Espagnols ne sont pas gnols,
Même ils furent magnanimes :
Laissons l'arène aux Espagnols,
Et la tour Magne à Nîmes.
Moi, ça m'est égal,
Je n' suis pas un ch'val,
Mais voir un' panse ouverte
Ne m'attire pas
Vers les corridas :
Je n'aime pas la muerte ! (*bis*)

IV

Il vaudrait mieux, pour terminer,
Qu' nous cassassions très vite

Du sucre sur le sucrier
Qu'habit' Maisons-Laffite :
Ce jeun' raffiné
Veut, à son dîner,
Une vache égorgée...
Moi qui suis congru
J' n'ai jamais couru
Que la vache enragée ! (*bis*)



GALÉJADE

OU

LE DRAME DES BOUCHES-DU-RHÔNE

(*Musique de Marcel Legay.*)

A Xavier Privas.

I

Comm' je la menais en bateau,
Cydalise me fut rebelle :
Alors je la poussai dans l'eau...
Hé !... tant pis pour elle !

II

Elle descendit jusqu'au-fond
Puis reparut à la surface :
Sa tête, au milieu d'un grand rond,
Faisait la grimace.

III

Tandis qu'elle se débattait,
Ayant d' l'eau jusques à l'épaule,
Sa chevelure s'enroulait
Aux branches d'un saule.

IV

A ce spectacle, les poissons,
(Poissons de mer, poisson d'eau douce,)
Vinr'nt, avec des yeux polissons,
R'luquer sa frimousse.

V

Une carp' suivi' d'un brochet
Firent des sauts à perdre haleine.
Un goujon fut, dans son corset,
Pris par un' baleine !

VI

Un joli merlan qui venait
De faire une petite raie,
Alla regarder sous le nez
Ma Lise éplorée.

VII

Puis un superbe maquereau
Fit de l'œil, avecque sa queue,
A Lise qui, toujours dans l'eau,
En était tout' bleue !

VIII

Chaque poisson vint à son tour,
(Poisson de mer, poisson d'eau douce,)
Faire à ma belle un brin de cour
Que Lise repousse.

IX

Il y avait plus de poissons
Tout autour de ma Cydalise,
Que, dans l'église, de garçons...
Mais Lise s'enlise !

X

Soudain, ramassant mon filet,
Flac ! Je le jette... pécaïre !
Ça me fait un drôle d'effet,
Mais je tire, tire...

XI

Et je tire tant et si bien
Que, dans ma barque, je ramène
Assez pour apaiser ma faim
Pendant un' semaine.

XII

Là se termine ma chanson :
J'ai mangé Lise de caresses...
Mais nous fîm's, avec le poisson,
Une bouillabaisse !



LES PRINCES

(Air : *L'Expulsion des princes.* — Mac-Nab.)

A Mitty Golfinéano, ban de Craiova.

I

On n'en finira donc jamais,
Paraît qu'il reste encor des princes !
Des Napoléon, des Chimay...
Le sang d' Mac-Nab, il cri' *vingince !*
A la premièr' pag' des journaux
On n'parl' que d' princes et d' princesses :
Ils ont beau avoir des châteaux
Ils n'ont, comm' nous, qu'un' pair' de fesses ! } (*bis*)

II

Les princ's, ils sont au-dessus des lois :
On n'a qu'à lir' l'Histoir' de France !
Jadis, volé comm' dans un bois,
On tremblait devant leur puissance.
On nous prenait nos vach's, nos bœufs,
Nos fils, nos femmes et nos filles...
Mais le Peuple, en quatre-vingt-neuf, } (*bis*)
Pour se r'venger prit la Bastille ! }

III

J' sais bien qu'il est des exceptions,
Et l'on voit souvent dans les drames,
Des princ's qui font de bonnes actions :
— Priez pour le repos d'leurs âmes !
Vous m' dit's que le princ' d'Orléans
A voulu se fair' militaire ?
Qu'il nous rend' d'abord nos argents } (*bis*)
Ou bien qu'il reste en Angleterre ! }

IV

Tenez, voilà l' princ' de Sagan :
On dit qu' c'est l' Princ' de l'élégance.
Son chapeau gris l' chauss' comme un gant,
Son monocle a un mètr' de ganse.
Il va s'fair' blanchir à London...
J'voudrais qu'un polic'man l'empo'gne !
Il donn' le chic, il donn' le ton : } (*bis*)
Qu'il rend' les arbr's du Bois d' Boulogne ! }

V

Mais, soit dit sans vous offenser,
L'bourgeois est encor bien plus pire!
Je ne parle pas de Sarcey
Qui, d' la Critique est l' Princ' sans rire...
J'voudrais qu'on les fich' tous à l'eau,
Qu'on les nettoie et qu'on les rince
Au Savon des Princ's du Congo } (*bis*)
Qui parfum' le *Passag' des Princes!* }



SONNET A IRIS

Quand je te baise dans le cou,
Sur les lèvres et dans l'oreille,
Mon cœur, un peu lassé, s'éveille
Et te désire comme un fou.

Quand je sens, sous ton canezou,
Pointer tes formes sans pareilles,
Mes doigts, qui cherchent des merveilles,
Ont peur d'aller je ne sais où...

Un ruban ! La croix de ta mère ?
Tu me blâmes, je suis ardent...
Tu te pâmes, c'est imprudent !

Cependant tu me laisses faire
Quand je tends à te rendre, Iris,
Tous les baisers que je t'ai pris !



UN CAFÉ LITTÉRAIRE

(Air : *Ça vous coup' la gueule à quinze pas...*)

A J.-K. Huysmans.

I

Voltaire adorait le café, ce dit-on,
Les Muses buvaient dans sa tasse !
Allons, aujourd'hui, place de l'Odéon :
C'est le rendez-vous du Parnasse.
Voltaire, au café du mêm' nom,
Tous les mercredis verrait boire Fréron,
Le bon poète Émil' Blémont
Y vient par le train d'Harpagon !

II

Pour moi j'aime assez l'apparence et le ton
De ce vrai café de province.
Il fut blanc et or, si j'en crois le patron,
— Et voici la table du Prince (1)...
D'puis plus d'vingt ans le mêm' garçon
Y sert dans l'espoir d'avoir le prix Monthyon :
— Encor deux clients comm' Blémont,
Et Pierre achèt'ra la maison.

III

Camill' Desmoulins habitait cett' maison
M'apprend une plaque de marbre.
Il fut connu sous la Révolution
Pour avoir effeuillé-z-un arbre.
L'on sait qu'il mourut comm' Danton
(Ça c'est une affaire de Convention.)
— Il en coûtait peu, dit Blémont,
Pour s'faire une réputation !

IV

Ministres en herbe et féaux d'Apollon
Naguère y venaient d' compagnie ;
Gambetta, Nadar, en vidant leur ballon,
Avec Vallès liaient partie.
Clémenceau parlait de London
Au père Laffitt' qui lui parlait d'Proudhon,
Tandis que ce filou d'Ponchon
Buvait frais aux frais de Blémont !

(1) Des poètes.

V

D'Hervilly, Mendès, Bouchor, Mariéton,
Richepin, Vicaire et Verlaine;
Pelletan, Mérat et Valade (Léon),
Banvill' (de Paris ?), les Arène...
Mais qui vient là ? — C'est Pouvillon.
Moréas demande une rime à Villon...
— Vous prononcez mal, dit Blémont :
Villion rime à *million !*

VI

Je cherchais encor quelques rimes en *on*
Pour grossir cett' monographie,
Quand je vis entrer Paterne Berrichon,
Une barbe de l'Anarchie !
Eureka ! j'ai *Flammarion...*
— Alors (dit Paterne) il faut prendre *Marpon !*
Il prend, sur ce un Amer Picon,
Et Blémont, « Courcell's-Panthéon ».

VII

— C'est dans un instant, l'inauguration...
Me dit Quellien, le bon barde ;
— Moi j'irais ouïr le discours de Roujon...
Bon ! voilà qu'il tomb' des hall'bardes !
Coppée est jaun' comme un citron
Et Bourget s'ennuie aux côtés de Paill'ron ;
Augier suppute, en baissant l'front :
— Tous les grands poèt's... sauf Blémont !

VIII

Ayant terminé cette aimable chanson,
(Qui me vaudra la forte somme)
Je pris mon chapeau, ma canne et, sans façon,
A Pierr' je laissai ma consomme :
— C'est bien, c'est bien, dit l' vieux garçon,
Ça fait douze sous. — Non, que je lui réponds :
Je n'ai qu'un bock... — Oui, mais, pardon :
Et le verre à monsieur Blémont ?



AVRIL

A Georges Izambard.

Gens de science et gent cycliste,
Proclamez d'un commun accord :
Avril, tu détiens le record...
Et quel record ! sur quelle piste !

Où sont les neiges de Décembre
Et les romances du Caveau ?
Le Renouveau, l'Esprit nouveau
Entrent partout, même à la Chambre !

C'est la Beauté, c'est la Jeunesse,
C'est Musset, c'est Faust, c'est Watteau.
L'Esprit nouveau, le Renouveau,
Ce n'est pas Spuller, ni Barrès...se

Ce sont les femmes et les roses,
La feuille verte et le bourgeon...
C'est ta muse, Raoul Ponchon,
Qui réjouit les plus moroses.

Avril, c'est le Printemps. Nos arbres
Ont dit bonsoir aux serpentins
Dont certains flottent, incertains,
Au Luxembourg, au cou des marbres.

Avril, avril, il faut qu'on aime;
Aimez-vous donc, c'est une loi.
Si je ne parle pas pour moi
C'est que l'on m'aime pour moi-même.

. . . .

Foin de la politique triste !
Proclamons d'un commun accord :
Avril, tu détiens le record...
Et quel record ! sur quelle piste !



LES 104

I

LETTRE DE M. NESTOR POTDEVIN, DÉPUTÉ

(*Air connu.*)

Au vicomte de Colleville.

Ne parle pas, Arton, je t'en supplie ;
Car me trahir serait un grand péché.
Nul ne connaît le secret qui nous lie :
Il est si loin, l'argent que j'ai touché !
Comme Andrieux, fais un trou dans ta liste ;
Si l'on savait... pour moi quel embarras !
Mets-y plutôt le nom d'un royaliste...
Ne parle pas, Arton, ne parle pas !

Ne parle pas, la chose est superflue,
Y et Z s'en sont très bien tirés...
L'ami Rouvier, qui n'a pas la berlue,
Que de « suspects » n'a-t-il pas délivrés ?
Trop parler nuit et d'or est le silence,
Pense à Baïhaut, moi je pense à Mazas !
Songe surtout qu'il faut sauver la France :
Ne parle pas, Arton, ne parle pas !

L'ami Constans, que le Sénat réclame,
Nous a lâchés, las ! comme un Pé... rier !
« L'Intransigeant » a fait plus d'une entame
A son honneur qui pourtant reste entier.
Ce vieux renard a commis tant de crimes,
Qu'en l'accusant, tu le disculperas :
S'il a touché, ce ne sont point des primes...
Ne parle pas, Arton, ne parle pas !

N'effritons pas les immortels principes
Dont nos aïeux furent les charpentiers !
Au coin du feu, tout en fumant nos pipes,
Sachons rester leurs nobles héritiers.
Les Droits de l'homme (ô Liberté chérie !)
Planent plus haut que tous les Panamas...
Mais, pour l'honneur de la Bourgeoiserie,
Ne parle pas, Arton, ne parle pas !

II

RÉPONSE D'ARTON

(Air : *Te souviens-tu...* — ÉMILE DEBREAUX.)

— Mon cher ami, l'on voudrait que je fisse
Ce que, naguère, aucun ne fit pour moi.
N'exigez pas un si grand sacrifice,
Chacun pour soi, chacun a son émoi.
Jusques à quant veut-on qu'ici je reste ?
J'ai besoin d'air, ici je pourrirai...
Je vous entends, mais j'ai peur de la peste :
Je parlerai, Nestor, je parlerai !

Puisqu'aussi bien, Rouvier sauva Deloncle,
Écrivez-lui, cher monsieur Potdevin.
Pour moi qui fus le grand ami de l'oncle
A J. Reinach, jamais il ne fit rien.
J'en ai soupé de la soupe à la paille !
Béni sera le jour où je pourrai
Vous convier à plus ample ripaille :
Je parlerai, Nestor, je parlerai !

Je connais plus d'une anguille sous Roche
Qu'à déloger demain je me fais fort.
Mieux que Wilson, le député de Loches,
Je puis, d'un mot, réveiller plus d'un mort.
Bouc émissaire, en panier à salade,
L'on me promène au delà de mon gré...

Eux, ils vont voir passer la cavalcade !
Je parlerai, Nestor, je parlerai !

A ton appel, je cesse de répondre :
Ma plume, hélas ! s'échappe de mes doigts !
La nuit descend, je pleure, quand à Londres
J'en sais deux qui s'amusent comme trois...
Ici l'on fait blanchir son linge à l'ombre !
Baïhaut se meurt, mais je le vengerai !
J'entends Floquet sonner dans la nuit sombre...
Je parlerai, Nestor, je parlerai !

III

MORALE TÉLÉPHONIQUE

(Air : *Béranger à l'Académie.*)

— Voyons Arton, songe à la République...
Brisson l'a dit : Prenons garde à Jaurès !
— J'aurai pour moi l'opinion publique,
Conséquemment j'aurai monsieur Barrès...
— Ne livre pas le secret qui nous lie !
— Non, rira bien qui le dernier rira...
Je parlerai. — Arton, je t'en supplie !...

UNE DEMOISELLE DU TÉLÉPHONE

— Parlera, parlera pas, parlera !
Parlera, parlera pas, parlera !

Bruxelles, mars 1897.

LE BON ROI DAGOBERT

(*Air connu.*)

Entre les gens austères et moi, il y a des airs de tête différents.

JEAN DOLENT.

A Jules Goyard et Fernand Clerget.

I

Le Bon Roi Dagobert
Avait sa calotte à l'envers ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon Roi !
Votre Majesté
Est mal calottée.
— C'est vrai, lui dit le Roi,
Je vais la remettre à l'endroit. »

II

Comme il se décoiffait
Sa tignasse se déplaçait ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon Roi !

Vous avez des ch'veux
Jusque dans les yeux !
— Bah ! Bah ! lui dit le Roi,
La Reine en a bien plus que moi. »

III

Le Bon Roi Dagobert
La Morale voulait venger.
Ce vieux parvenu
N'aimait pas le nu,
Et de la laideur
Était le leader.
Comme un frère convers,
Il ne parlait qu'à mots couverts.

IV

Le Bon Roi Dagobert
La Chanson voulait expurger :
Quand on est moral,
On est à cheval
Sur la Dignité
Et l'Austérité...
« Ah ! Ferme ! dit Bruant,
Tout à l'heur' j' m'en vais chanter d'dans ! »

V

Le Bon Roi Dagobert
Le Vice voulait condamner ;
Apprenant qu' des vieux
Messieurs sérieux,
S' payaient des tendress's
Ru' Cambacérès,

Il fit pendr' les vendeurs
Pour détournement d' sénateurs.

VI

Le Bon Roi Dagobert
Vit un jour la Reine accoucher...
Saint Éloi lui dit :
« Sir', voici l' petit... »
Lui, baissant les yeux
Soupira : « Mon Dieu,
C'est vraiment indécent,
Il est tout nu !... Y a plus d'enfant ! »

VII

Le Bon Roi Dagobert
Les statu's voulait maquiller :
Diane et Bacchus,
Hercule et Vénus...
Tout's les Déités,
Nymph's et Vérités...
Mais il reçut au cœur
Un mauvais coup du Commandeur !

VIII

Quand mourut Dagobert,
Son âm', vers le ciel, fendit l'air.
Saint Pierr' la reçut
Et vit' s'aperçut
Qu' sa blancheur était
D' mauvais' qualité :
Ell' n'est au Paradis
Que grâce à la loi de sursis.

SOLILOQUE DE L'ASSOIFFÉ

Mignonne, voici l'Avril...
FRANÇOIS COPPÉE.
Manon, voici le Soleil...
MAURICE BOUKAY.

A J.-B. Clément.

L'ASSOIFFÉ CHANTE

Mignonne, voici l'Été...
Sur tes lèvres, la Beauté
A comme un parfum de pêche.
Le ciel, couleur de tes yeux,
Se trouble soudain comme eux,
Mais ta nuque reste fraîche.

(*Accablé:*)

Bon Dieu ! c' qui fait soif... Quell' chaleur !
On étouffe, on sue, on s'éponge,
On se croirait aux bains d' vapeur...
Ah ! d' l'herbe alors pour que j' m'allonge !

De l'herbe et un bock — sans faux-col ;
Comm' qui dirait en bras d' chemise,
Ou même, à poil, sans fard, ni kohl,

(*Malicieux :*)

Telle ma blonde Cydalise...

(*Il chante :*)

Parisiens, voici l'Été
Par les odeurs apporté...
Un cyclone est sur la Seine.
Mignonne, après le Grand Prix,
Peut-on s'aimer à Paris ?
Déjà les Anglais s'amènent...

(*S'épongeant :*)

Et quand j' dis un bock, c'est deux d'mis,
Et non plus un quart, je précise,
Que j' boirais avec la permis-
sion de ma bonn' Cydalise !

Oui, mais hélas ! voilà l' chiendent :
J' parie un verr' qu'ell' n'est pas fraîche...
(S'agit d' la bièr', c'est évident,
Car Cydalise est comme un' pêche).

(*Parlé :*)

— Garçon ! deux d'mis !..

(*Il chante :*)

Citoyens, voici l'Été,
D'Abyssinie importé
Par les soins de Ménélicke...
L'air est lourd comme un impôt,
Mignonne, sors ton drapeau
Pour fêter la République !

(*Buvant :*)

Parbleu ! quoi donc que j' vous disais ?
C'est une insipide lavasse,
C'est trouble, c'est chaud, c'est mauvais,
Disons l' mot propr' : c'est dégueulasse !

(*Parlé :*)

Garçon ! auriez-vous d' l'eau du puits ?...

(*Il chante :*)

Député, voici l'Été.
Tu cherches la Vérité :
Tous les puits sont en querelles !
Peut-être qu'à la Mi-Août,
Le courrier de Bournemouth
T'apporteras des nouvelles...

(*A la cantonade :*)

Non, vrai, y a rien d'aussi charmant
Que Cydalise ! Ah ! viens que j' baise
Tes lèvres pleines de piment,
Et ta gorge aux pointes de fraise !

(*Tendre :*)

Entre tout's les femm's que j' connus,
C'est toi, Cydalis', que j' préfère :
Que tes charmes soient les bienv'nus,
Qui ne sont pas de la p'tit' bière !

(*Lyrique :*)

Lèvres fraîches et fiers tétons
Qui vous gris'nt et vous désaltèrent,
Vous êt's le meilleur des gueul'tons
Qu'on puisse encor fair' sur la terre !

(*Gai :*)

Disons : repas d' corps, sans jeu d' mot,
Le manger avecque le boire,
Et quant au parfum, mon salop,
C'est mieux que l' fromage et la poire...

(*Au public :*)

Au prix où est l' pain, c'est pour rien !
Allons, fait's comm' moi, mes chers frères :
Prenez d' la Cydalis', c'est bien
Meilleur que la meilleur' des bières !

(*Une voix du parterre :*)

— Où donc que j'y coure ?...

1897.

LA VÉRITÉ

... C'était le 2 janvier, à huit heures du matin... le vent soufflait : je grelottais. « Quand on est innocent on ne tremble pas », dit le brigadier Muchielli.

. . . .

Je vois que l'accusation de judaïsme devient sérieuse...

ALBERT GLATIGNY.
(*Le Jour de l'an d'un vagabond.* — 1869.)

A Pierre Quillard.

C'était par un beau soir équivoque d'automne,
La Belle aux cheveux d'or
Me dit : « Je suis la dame voilée en personne
Que nul ne connaît : Or

Si tu voulais me faire un' chanson sur Dreyfusse,
— Car tu as tant d'esprit ! (*sic*)
Je te l'achèterais ce que tu voudrais, fût-ce
A n'importe quel prix !

— Une chanson ? oui, mais... ne faut-il pas encore
Que l'on sache de quoi
Il retourne dans cette affaire que l' « Aurore »
Conte avec tant d'émoi ?

Que, Madame, quelqu'un, ce soir, me vienne dire :
« Ce Dreyfus a trahi ? »
Si je réponds : là où ? il voudra me maudire...
Laïtou, laïti !

Certes, l'opinion publique est alarmée
A cause de Dreyfus :
Il ne faut pas toucher à l'honneur de l'armée !
— Mais au nôtre non plus.

Celui-ci, sans respect pour la chose jugée,
Va, criant sur les toits :
« La Justice, j'en ai la preuve, s'est trompée...
Lazare, lève-toi ! »

Et cet autre répond : « Si vous avez la preuve,
De grâce, montrez-la !
Ce n'est pas dans votre discours que je la treuve
Ni dans le tien, Zola. »

En deux camps, aujourd'hui, les Français se déchirent;
Et Drumont, Rochefort,
Clament tous les matins, d'une voix en délire :
« Vive l'État-Major ! »

Pendant ce temps, Dreyfus-Mathieu qui est un frère
Pour celui que l'on sait,
Dénonce Estherazy dans le dessein de faire
Reviser le procès...

Il faudrait, pour narrer cette histoire, la plume
De Terrail du Ponson,
Mais pour la bien chanter, je ne vois, dans la brume,
Que Raoul du Ponchon.

D'ailleurs il est un point, Madame, qui me blesse :
Je ne veux point d'argent !
Pour me faire chanter, ma Muse me caresse...
En feriez-vous autant ?

— Ah ! me répondit-elle, ah ! si tu veux me faire
(Il en est temps encor)
Jouir d'une chanson sur cette sombre affaire,
T'auras... ma Toison d'or ! »

. . . .

Le lendemain matin, je trouvais dans l'alcôve,
Dormant à mon côté,
La dame dévoilée, issant d'un peignoir mauve
Où chantait sa Beauté...

J'avais couché, Madame, avec la Vérité !

Novembre 1897.

LES POÈTES

J'ai dit au long fruit d'or : mais tu n'es qu'une poire.

(VICTOR HUGO).

... Nul n'est tenu d'avoir du talent. Il faut faire de son mieux dans la vie, voilà tout : cela suffit à la vraie gloire.

HENRY LAUJOL.

A Erasme Anger.

L'INCONNU

Les poètes sont des poires ?
(Ça n'enlève rien à leur gloire,
Comme a dit, quelque part, Shakespeare),
Mais le pire
Est qu'ils ne veulent pas le croire.

Car les poètes sont des hommes
Comme
Vous et moi ;

Voilà pourquoi
(Sur ma lyre)
Je me permets d'en rire
Ainsi qu'un poisson d'une pomme.

Sans doute ils sont de braves gens,
Mais poseurs, naïfs, exigeants,
Capricieux et irritables,
Si, qu'à les fréquenter souvent,
En dépit de tout leur talent,
Ils deviennent insupportables.

Quand ils ont du génie, on aime leurs défauts,
Et seraient-ils fort laids que l'on les trouve beaux.

Ainsi
Celui-ci :

Celui-ci, le jour et la nuit,
Ne connaît, pour vaincre l'ennui,
Rien qui vaille un verre d'absinthe...
Mais il a des accents si doux,
Que nous l'aimons tous et que nous
Vibrons toujours avec sa plainte.

J'en connais qui, dès qu'ils sont riches,
Prennent morphine, éther, hachisch,
Pour entretenir leur génie...
D'autres disent, d'un air subtil :
« Je ne fume que du... Nihil ! »
Tant subtile est leur poésie.

UN INTELLECTUEL

— Mais vous-mêm', quoi donc que vous êtes,
Pour ainsi parler des poètes ?
Feriez-vous, Monsieur, par hasard,
De la prose quelque part ?
Êtes-vous l'un d' ces éditeurs
Mis en faillit' par leurs auteurs ?
Pour ainsi parler des poètes !
Pour ainsi traiter les esthètes !
Pour ainsi vous payer nos têtes !
Vous, Monsieur, quoi donc que vous êtes ?

L'INCONNU

— Je suis mort... ou du moins *je fus !*
Et que vous importe, au surplus ?
Je ne suis pas *celui* dont les muses ont ri,
Ni l'élu des nymph's de la Seine ;
Mais, Parisien de Paris,
Je suis
Celui qui se promène
Un peu partout,
Riant de tout,
Surtout
Quand la
Compagne qui m'amuse, la
Muse qui m'accompagne est là...
Enfin je ris de tout, de vous, de moi, des muses,
Et tout, hormis la mort, m'amuse.
J'aime *Patatras*,
(Sur ma lyre)
Et cependant laissez-moi rire...

(*Il chante :*)

Quand *Patatras* est amoureux,
On voit s'alanguir, dans ses yeux,
Des feux langoureux ou languides...
S'il ne peut toucher aux appas,
Il jure qu'il n'en voulait pas :
« Toutes les femmes sont stupides ! »

Ceux-là voulant rester puceaux,
Couchent avec J.-J. Rousseau,
Le trouvant plus beau que les femmes.
D'autres allant encor plus loin,
Les femmes, dont ils n'ont besoin,
S'indignent de « leurs goûts infâmes ! »

Quand ils sont encore inédits
Ils promènent leurs manuscrits
Que vient de refuser « La Plume » !
Ils clament qu'ils sont méconnus
Et pondent, pour cent sous et plus,
Dans quelque canard qui les plume...

Quand nos rimeurs sont mariés,
Leurs serments sont tôt oubliés
Pour d'autres qu'ils font à la lune.
Quand ils sont...

L'INTELLECTUEL

— Mort, as-tu fini
De nous raser, espèc' de Fi-
garo
Manqué, maraud,
Maqu'reau,

Faiseur de mots...
Tes romanc's, tes boléros,
Nous en avons, tu sais, plein l' dos !

UN POÈTE

— Souffrez que je vous donne un conseil, pour finir :

A l'avenir,
Pseudo critique,
Oyez Maurras
Et Moréas :
Ils vous diront qu'il ne faut pas,
Qu'il ne faut rire pas des poètes lyriques !



LA BONNE AMIE

DUO CHAMPÊTRE

> Tu ne fermeras pas la bouche des femmes avec un gâteau ni avec des mitaines.
>
> (*Proverbe russe.*)

A Charles Houin et Jean Bourguignon.

I

— Connaissez-vous la Nicolas ?
Paraît qu'son père, on l' connaît pas...
Qu'en pensez-vous, commère,
Lonla,
Qu'en pensez-vous, commère ?
— Sa mèr' qui faisait tant d' faux pas
N'est jamais tombé' sur un père...
Ah !
Lonlaire
Lonla !

II

— D'puis deux jours all' vient p'us aux champs ;
P't' êt' ben qu'alle a ses rag's de dents...
Qu'en pensez-vous, commère,
Lonla,
Qu'en pensez-vous commère ?
— Alle est p'us tôt en mal d'enfant,
Alle est sujette au mal de mère...
Ah !
Lonlaire
Lonla !

III

— On dit que l'soir la Nicolas
Se laiss' baiser par un biau gars ..
Qu'en pensez-vous, commère,
Lonla,
Qu'en pensez-vous, commère ?
— J' suis ben sûr' qu'i' n'l'épous'ra pas,
Car c'est le fils à mossieu l' Maire...
Ah !
Lonlaire
Lonla !

IV

— Mari' Saint' Vierg' ! la Nicolas
Vient d'trépasser... on sonne el' glas...

Mon Dieu, qu'allons-nous faire,
Lonla,
Mon Dieu, qu'allons nous faire?
— Mon cousin m'attend, je n'peux pas
Vous accompagner au cimétière...
Ah !
Lonlaire
Lonla!

V

— La Nicolas, par testament,
Vous laiss', commèr', tout son argent...
Et je suis le notaire,
Lonla,
Et je suis le notaire !
— Hélas ! vous m' voyez, en c' moment,
Pleurer mon ami' la plus chère
Ah !
Lonlaire
Lonla !



LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

(Air : *Ton amant.* — Goublier.)

A Francine Tixier.

I

C'était un soir, dans le jardin
Où, depuis longtemps, en airain,
Le cheval d'Henri quatr' raccole ;
C'était le soir sous le Pont-Neuf :
Le fleuve était plein comme un œuf...
Moi, je l'étais de gaîté folle !

II

La lune, alors, battait son plein,
Quand, sur un banc du terre-plein,
De Gabrielle je vis l'ombre.
Près d'elle, je m'en fus m'asseoir ;
C'était dans un jardin, le soir...
La nuit se fit un peu plus sombre.

III

L'ombre écoutait, d'un air serein,
Les à-propos de Tabarin
Que je lui mettais dans l'oreille.
C'était un soir, sous le Pont-Neuf,
D'amour j'étais plein comme un veuf...
Je vis que l'ombre était pareille.

IV

Je lui montrai les mascarons,
Qu'à Germain Pilon nous devons :
A quoi l'ombre fit la grimace.
Je lui parlai de l'eau qui dort,
De la poule au pot, des œufs d'or :
L'ombre sourit pleine de grâce.

V

Alors j'embrassai, comme un fou,
L'ombre qui... que... quand tout à coup
Apparut le gardien du square...
J'allais lui demander pardon,
Mais il me dit : « Calmez-vous donc...
Je suis ici pour ne rien voi-a-re ! »

1897

PULCINELLE

VAUDEVILLE-PARADE

Pulcinella plaisant sous le bec de poulet
Du masque : d'où son nom...
ALBERT MÉRAT.
(*Les Villes de marbre.*)

A Théodore Maurer.

I

Entrez, entrez, Messieurs, Mesdames,
Suivez la foule, c'est l'instant ;
Car aujourd'hui, Messieurs, Mesdames,
Pulcinella n'est pas méchant !

II

Pulcinella, rusé marchand,
Connaît le jeu de la pratique :
Sa boutique est sur le devant,
Suivez, mesdames, la pratique !

III

Aimez-vous les gens graves, graves,
Le commissaire et l'avocat ?
Polichinelle, lui, les brave :
Pulcinella ne parle pas.

IV

Polichinelle, en vrai chameau,
De ci, de là, roule ses bosses...
Mais, entre nous, s'il est chameau,
Il ne l'est qu'avecque les rosses.

V

Poulet que nul renard n'a pris,
Il prit son vol en Italie.
S'il n'est bon bec que de Paris
Il n'est... facchin qu'en Italie !

VI

Polichinelle ? avant de naître,
Nous le fûmes, sans le savoir ;
Nous le fûmes, avant de naître,
Huit ou neuf mois, dans le tiroir...

VII

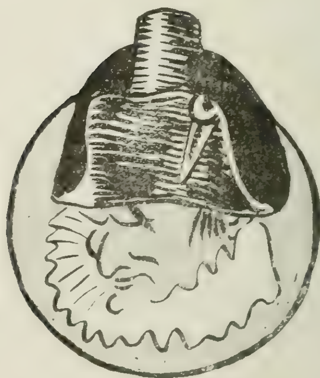
Polichinelle, je l'accorde,
Cent fois pour une fut pendu ;
Mais jamais, le cou dans la corde,
Il n'a, son âme à Dieu, rendu.

VIII

Chacun à son tour, ici-bas,
Fut quelque peu Polichinelle :
Moi-même je... mais n'est-ce pas
Le secret de Polichinelle ?

IX

Doncques, entrez, Messieurs, Mesdames,
Suivez la foule, c'est l'instant ;
Car aujourd'hui, Messieurs, Mesdames,
Pulcinella n'est pas méchant !



ENCORE LA DAME VOILÉE

Je suis l'Éternel Féminin!...
Mon but se perd dans les étoiles!...
C'est moi qui suis la grande Isis!...
Nul ne m'a retroussé mon voile!...
Ne songez qu'à mes oasis.

JULES LAFORGUE.
(*Le Concile féerique.*)

A Ernest Delahaye.

Je voudrais bien savoir si la *Dame voilée*,
Dont on parle tant au Palais,
Mais qu'on ne voit jamais
Ailleurs que dans des allées
Mystérieuses et solitaires,
La nuit avec des militaires,
Ne serait pas, oh! par hasard,
(La question est posée au colonel Picquart)
Celle que je connus, au sens biblique du mot,
La Barine au marmot,
Qui existe en chair et en noce
(Chanson rosse)
Ou du moins qui existait
Au temps où l'on se fréquentait...

La question est ainsi posée :
— Dites-moi si la Dame voilée
Ne serait pas la *Dame russe*
(Évitons de parler de l'affaire Dreyfusse)
Ma grande Dame russe qui
Faisait l'amour en troïka ?
(Hélas ! Plaisir d'amour ne dure qu'un instant !...
Et ça vaut tout autant.)
Mais où sont les neiges d'antan ?

Or ne siérait-il pas, puisqu'aussi bien l'auteur
Se pique, assez souvent, d'être dessinateur,
Qu'il nous donnât ici
Un portrait réussi,
Et l'état d'âme
Aussi
De cette dame
Ci ?

— Celle qui me donna ses lèvres et son gosse,
(Dame rosse !)
Celle dont je connus
Le cœur et les seins nus,
(Vous roulai-je,
O boules de neige ?)
Assumait, tout voile ôté,
Une fort belle nudité
Comparable à Galathé',
Diane ou Aphrodité !
Et ce régal
Que vous avez, mes yeux ! tout un hiver goûté,
Ne fût point déjà si banal !

Peut-être pensez-vous qu'elle était blonde ? Non
Ses ch'veux longs
(Kif kif Absalon)
Qui me faisaient parfois l'office d'un manchon.
Ses cheveux étaient noirs ainsi que d'un corbeau
Voir Edgar Poë
Ou comme encore ces moustaches
Qui s'attachent
Au nez athénien du poète roman :
J'ai nommé Moréas (Jean).

Sa bouche, en forme d'arc, on eût dit dessinée
A la main
D'un trait de carmin,
Ne restait pas inoccupée
Comme les bouches des poupées
Qui nous viennent de Peïpé
En passant par le *Bon Marché ;*
Mais sous le voile
Son œil s'allumait
Et brillait
Comme une étoile.
Et quand je dis son œil, il faut lire : ses yeux,
Car elle en avait deux.)
Ses sourcils
Bien arqués,
Ses longs cils
Bien marqués,
On les eût dit lavés
A l'encre de Chine
Et par une main féminine,
Comme les cils

Et les sourcils
De ces poupées
De Péïpé
Qui nous viennent du *Bon Marché !*

Son âme slave, aussi fermée aux rayons X
Qu'à la navigation
Le sont
Les eaux corrodantes du Styx (1),
Son âme, je me l'imaginai,
Semblable à celle
De la trop belle
Princesse de Chimay ;
Ainsi doncques son âme était voilée aussi...
Vous voyez ça d'ici,
Du Paty !
Laborie, Esterhazy ?

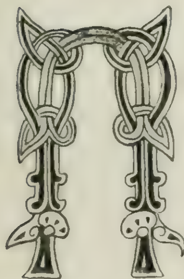
Ailleurs je vous ai dit comment nous nous connûmes,
Comment nous nous reconnûmes,
Et comment je reçus, mais plus tard,
Avec un mot,
Le marmot
Qu'un houzard
Lui avait fait, en guise de cadeau.

Je ne reviendrai pas sur ces événements...
Aussi bien je fis l'alliance

---

(1) Corrodante aux enfers!

Avant tout l' monde, voire avant le Czar,
Avant Félix, avant Carnot, avant la France,
Et ne m'en cuyde pas plus fier en ce moment.
Mais puisqu'il est question d'une *Dame voilée*
Dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais
Ailleurs que dans des allées
Qui ne mènent pas au Palais,
Dites-moi si c'est Elle,
Et la fin sera telle :
Moi j'aurai ma Revanche et vous aurez... la Belle !



LES MAUVAIS BERGERS

(Variante d'un air connu.)

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville.
P. V.

A Jean Ajalbert.

I

Il pleut, il pleut, bergère,
Retroussez vos jupons,
Nous vous suivons, ma chère,
Comm' des petits moutons.
— Pour cette jambe exquise,
Pour ces divins contours,
Je te ferai marquise
En robe de velours.

II

Ciel ! un coup de tonnerre...
Arrêtons-nous ici :
Vos p'tits moutons, bergère,
Vous offrent un abri.
— Pour ce pied de déesse,
Ce mollet fait au tour,
Je te ferai duchesse,
En costume de cour.

III

Ne tremblez pas bergère,
Nous vous réchaufferons,
Il est une chaumière
Tout proche, aux environs...
— Une bourse d'or pleine
Calmera ton émoi...
Ah ! je te ferai reine,
Rein', quand je serai roi !

IV

— Hélas ! fit la bergère,
Il chante dans mon cœur
Comme il pleut sur la terre...
Le vent siffle moqueur !
Mais dans ce trouble extrême
Que *ferai-je*, à mon tour,
Le tendre amant que j'aime
Et qui me fait l'amour ?...

P. P. C.

A maître Zémire D..., huissier.

Nous reçûmes, hier, un congé par huissier.
A vrai dire je l'ai trouvé dessous ma porte ;
(Que le diable emporte
Ce papier
Qui porte,
Sur azur,
Commandement
D'avoir à *debvaler*
Promptement !)
Mais le pouvais-je à terre ainsi laisser traîner ?
Non, bien sûr :
Je l'ai pris, je l'ai mis dans ma poche et voilà
Un petit bleu
Pour mon neveu,
Si Dieu, qui voit cela,
Veut lui donner la vie.

Ma femme, je l'avoue, en fut toute saisie.
Il y avait de quoi !
Mais moi
Ça m'a laissé froid.

J'ai reçu ce congé
Pour n'avoir pas donné
D'étrennes au pipelet,
(Il est si laid !)
Or, encor que ce fût
Le premier congé qu'on reçût,
J'ai pensé qu'il ne fallait oncques,
S'émotionner pour si peu :
Car ce p'tit bleu
Ce compte bleu,
Serait quelconque
S'il ne m'avait coûté six francs et des centimes !

Hélas ! c'est toujours nous qui serons les victimes !
Mais, locataire
A beau rimer avec propriétaire,
Rim'ra bien qui rim'ra le dernier !

Aujourd'hui, je veux dédier
A l'auteur sus nommé du bleuâtre papier,
Ces vers que mon neveu, quand il aura vingt ans,
Ira, pour un louis de vingt francs,
Laver chez l'honnête Sapin.

Ce louis, mon cher neveu, tu le dépenseras
Avec de sous-Barrès
Et de sous-Moréas

Du Mont-Parnasse
Ou du Quartier Latin.
(Il faut bien
Que jeunesse
Se passe !)
Tu le dépenseras
Avec des rapins,
Purotins,
Des trottins,
Qui te poseront des lapins,
Et cela m'importe fort peu ;
Mais adjure avec moi le ciel, mon cher neveu,
De n'en avoir besoin, non pour t'offrir du pain,
Mais, ce qui serait pis, pour le *denier à Dieu !*

Avril 1898.



TABLE

DU JARDIN DES RONCES

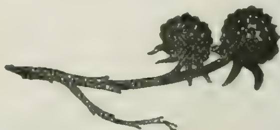
POÈMES ET CHANSONS DU PAYS LATIN



TABLE

ALPHABÉTIQUE ET PAR PREMIERS VERS

DES POÈMES ET CHANSONS DU PAYS LATIN



APPENDICE



GOSSE (1)

*Peintre et dessinateur en train pour la célébrité qu'il affecte de ne point ambitionner, il ne se contente pas d'être, en outre, un écrivain bien original et très incisif, maniéré sans doute, mais que diable voulez-vous? il veut encore passer et passe chansonnier : mais chansonnier à sa façon, qui rendrait des points à tels qui sont « cotés », et fifre une note toute nouvelle, ironie bon enfant et pimpante facture, de l'argot et du jargon résumés dans de bon, proverbial et bien droit français, à coup sûr regrettablement sec et, avouons-le, d'*INSTINCT *trop congénère au Voltaire des petits vers. Il ne chansonne d'ailleurs que pour ses pairs et ses intimes et prétend rester inédit. Ça le regarde, mais quel dommage!...*

Paul VERLAINE.

1889.

---

(1) Inédit.

PORTRAIT 1830

Pas mal Pierrot, un peu Lauzun, presque Brummel,
Romantique depuis le chic de sa semelle
Jusques au chic de sa barbiche (tout s'en mêle !)
F.-A. Cazals hume un minuscule kummel.

Il ne sait pas faire de l'or comme Flamel,
Il ne veut pas être gommeux comme Gamelle,
Mais son toupet rime de façon très formelle
A la dentelle yssant d'un frac brun caramel.

En un dandysme fin son âme vaticine.
Despote aimé dont le monocle clair fascine,
Il est fatal, *mais s'il n'a rien de des Essein-*

Tes, il profuse les œillades assassines :
Talent loyal, ami royal, les clairs desseins
De son esprit ont tout l'esprit de ses dessins.

Gustave Le Rouge.

1892.





F. A. CAZALS (1)

(AIR : *C'est l' Printemps, la saison rose,* de Xanrof.)

I

Incomparable auditoire
je vais t'entret'nir un brin
d' quelqu'un qu'aura son histoire
car il est fatal — et brun,
Il dessin' comme un poète
et ses vers ont du dessin.
Il en a mém' dans la tête
ce qui fait qu' ça l' rend très bien..

II

Quand il arrive à la Plume
on dit — ça va commencer —
mais il a toujours le rhume,
son col ne l' fait pas passer..
Sa cravate extr'ordinaire
le sangle comme un étau,
Il ne dit pas le contraire
mais il se trouve très beau..

---

(1) *La Plume*, numéro du 15 juin 1892.

III

Son gilet — peluch' crevette —
a plus d'or dans chaqu' bouton
que sa poche de poète
n'en a dans son pantalon...
Mais bast, il se dédommage
En riant à pleines dents
Des décadents et du Mage.
Du Mage et des décadents...

IV

Son pantalon d'uniforme
c'est l' pantalon d' Cabrion,
Sa redingote est énorme
et sa canne en tir' bouchon ;
Mais il est mil-huit-cent-trente,
ça l' console énormément
de n'avoir aucune rente
pourvu qu'il en ait l' vét'ment...

V

Ce qui chiffonne les femmes
c'est qu'on n' peut pas voir ses yeux...
Le gauch' qui leur lanc' des flammes
est couvert d'un' mèch' de ch'veux...
L'autre un lorgnon le réclame...
Ah — que c'est donc ennuyeux,
Voyons — Cazals — pour un' dame
Ce soir fait's-nous voir les deux.

IVANOF.

1892.

SUR L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE (1)

(Air : *Ça vous coup' la gueule à quinze pas...*)

I

C'est Monsieur Émile Loubet qu'est élu
Président de la République.
Clémenceau lui dit : « Soyez le bienvenu ! »
Mais Rochefort a la colique.
Que va-t-il se passer demain ?
A qui donc Loubet va-t-il passer la main ?
— Pour éclairer ma religion,
Je réserve mon opinion.

II

Cependant voici qu'on nous fait assavoir
Qu'Il est « le chef des Panamistes » ;
Que d'or (et déjà ?) Il a dû recevoir
Du syndicat des dreyfusistes !

(1) *La Plume*, numéro du 1er mars 1899.

Q. de B. lançait, hier matin :
« Loubet ne sera pas élu, c'est certain. »
Mais aujourd'hui Barrès, prudent,
Dit : « Laissons pisser l' Président »...

III

Le Boulevard ne trouve pas Loubet *smart :*
Il n'a ni monocle ni guêtres !
Il a conservé l'air de Montélimar ?
Eh bien, qu'Il ouvre les fenêtres !...
On ne peut contenter sa sœur,
Son père et sa mère et son grand électeur !
Coppée arrache de son cœur
Son bonnet à poil de ligueur !

IV

Loubet n'est pas très populaire, cela
Nous le doit rendre sympathique ;
Ah ! si Loubet voulait nous ramener la
Justice dans la République,
Déroulède, au Palais-Bourbon,
Dans un violon sonnerait du clairon ;
La L. D. P... prendrait le nom
De Ligue dondaine et... dindons !

F.-A. CAZALS.

19 février 1899.

Prochainement paraîtra,
en édition spéciale, la musique
de quelques-unes de ces chansons, composée
par MM. Claude Terrasse, Th. Maurer,
Marcel Legay, etc...

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 22 JUILLET MIL NEUF CENT DEUX

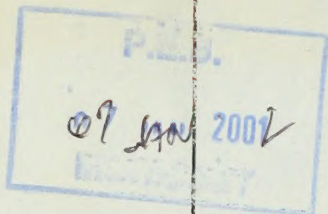
PAR

ÉMILE COLIN

A LAGNY

POUR

LA PLUME


07 NOV 2001